

Tout abandonner pour Christ

LE SECRET DE
LA DIRECTION
DIVINE

Frederick
B. Meyer

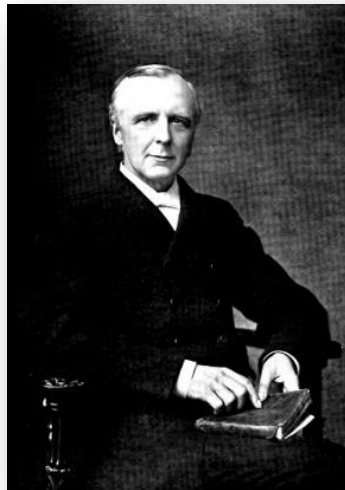
Éditions Bible et Foi
Collection "Les Anciens Sentiers"

Le secret de la Direction divine

« The Secret of Guidance »

Par Frederick B. Meyer (1847-1929)

Pasteur chrétien baptiste
Enseignant – Écrivain
Ami de Dwight L. Moody



« Beaucoup d'enfants de Dieu sont si profondément préoccupés par la question de la direction divine qu'il peut être utile de donner quelques suggestions pour connaître le chemin dans lequel notre Père voudrait que nous marchions ! »

F. B. Meyer



Éditions Bible et Foi
www.bible-foi.com
Bibliothèque Chrétienne en ligne

Chères amies, chers amis,

Afin que ces messages portent en vous tout leur fruit divin et ne restent pas seulement des paroles intellectuelles, nous vous invitons instamment à les aborder dans un esprit de prière continuelle. Comme le déclare l'Écriture : « *Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel* » (Ésaïe 55.8). Les pensées de Dieu transcendent infiniment les nôtres ; elles ne s'ouvrent qu'au cœur qui cherche le Seigneur avec humilité et résolution.

Suivons donc l'exhortation de tant de serviteurs fidèles du passé : T. Austin Sparks qui insistait sur la nécessité d'une compréhension spirituelle véritable de Christ, Watchman Nee qui appelait à une révélation des Écritures par l'Esprit, Andrew Murray qui liait intimement la Parole et la prière pour une communion vivante avec Dieu, ou encore Frederick B. Meyer qui soulignait la dépendance absolue au Saint-Esprit pour discerner les profondeurs de la vérité. Lisez et relisez ces lignes, mais surtout priez-les. Christ, la Lumière de Dieu, vous ouvrira les yeux du cœur (Éphésiens 1.18), et insistez auprès de Lui pour qu'Il vous révèle ce dont votre esprit a véritablement besoin à travers cette lecture.

« Seigneur, je refuse de me contenter d'une simple connaissance intellectuelle de Ta croix et de la vie victorieuse en Toi. Je Te demande que Ton Saint-Esprit me fasse entrer dans toutes les révélations de Ta personne ! »

Que le Seigneur vous accorde, à chacun, cette faim spirituelle profonde et cette illumination divine qui transforment la lecture de Sa Parole, et de ces textes inspirés, en une rencontre vivante, personnelle et transformative avec Lui-même.

Votre frère en Christ,

Frédéric

© Adaptation française : Éditions Bible et Foi – 2026

Nous espérons que ce livre vous enrichira et vous rapprochera du Seigneur. Nous vous invitons à le télécharger, à le lire et à le partager largement, gratuitement et dans son intégralité.

Pour toute reproduction sur un site ou un blog, un simple lien vers www.bible-foi.com serait très apprécié.

Merci de tout cœur pour votre intérêt et votre bienveillance.

- Découvrir d'autres livres Pdf de la collection : « [Les Anciens-Sentiers](#) ».
- Laisser un témoignage dans notre Livre d'or : « [Livre d'or](#) ».
- Découvrir nos livres papiers : « [La collection](#) ».

Que le Seigneur vous bénisse abondamment dans votre lecture et votre marche avec Lui.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	5
1. Le secret de la direction divine.	6
2. Où ai-je tort ?	14
3. Le secret de la demeure de Christ en nous.....	22
4. Fait ! Foi ! Sentiment !.....	29
5. Pourquoi signer l'engagement ?	41
6. Les fardeaux, et que faire avec eux.....	49
7. Dans le secret de Sa présence.	64
8. La plénitude de l'Esprit.....	71

1. LE SECRET DE LA DIRECTION DIVINE.

Beaucoup d'enfants de Dieu sont si profondément préoccupés par la question de la direction divine qu'il peut être utile de donner quelques suggestions pour connaître le chemin dans lequel notre Père voudrait que nous marchions, et l'œuvre qu'Il voudrait que nous accomplissions. L'importance du sujet ne saurait être exagérée ; une si grande part de notre puissance et de notre paix consiste à savoir où Dieu voudrait que nous soyons, et à nous trouver précisément là.

La manne ne tombe que là où la colonne de nuée demeure ; mais on est certain de la trouver sur les sables qui, il y a quelques heures à peine, scintillaient sous la lumière éclatante du feu céleste, et qui sont maintenant ombragés par le dais vapoureux de la nuée. Si nous sommes précisément là où notre Père céleste voudrait que nous soyons, nous sommes parfaitement certains qu'Il pourvoira à la nourriture et au vêtement, et à tout le reste. **Quand Il envoie Ses serviteurs au torrent de Kerith, Il fera que même les corbeaux leur apportent de la nourriture.**

Combien de nos œuvres chrétiennes ont été avortées parce que nous avons persisté à les entreprendre de nous-mêmes, au lieu de discerner ce que Dieu était en train de faire et où Il requérait notre présence ! Nous rêvons de brillants rêves de succès. Nous essayons de le commander. Nous faisons appel à toutes sortes d'expédients, douteux ou non. Finalement, nous rebroussons chemin, découragés et honteux, comme des enfants déchirés et griffés par les ronces, et souillés par le borbier. Rien de tout cela ne serait arrivé si seulement nous avions été, dès le début, sous la direction infallible de Dieu. Il pourrait nous éprouver, mais Il ne pourrait nous permettre de nous tromper.

Naturellement, l'enfant de Dieu, aspirant à connaître la volonté de son Père, se tourne vers le Livre sacré, et rafraîchit sa confiance en remarquant comment, à travers tous les âges, Dieu a guidé ceux qui ont osé Lui faire confiance jusqu'au bout, mais qui, à l'époque, devaient être aussi perplexes que nous le sommes souvent maintenant. Nous savons comment Abraham a quitté sa parenté et son pays, et s'est mis en route, sans autre guide que Dieu, à travers le désert sans pistes vers une terre qu'il ne connaissait pas. Nous savons comment, pendant quarante ans, les Israélites ont été conduits à travers la péninsule du Sinäï, avec ses labyrinthes de grès rouge et ses étendues de sable.

Nous savons comment Josué, en entrant dans la Terre Promise, a pu faire face aux difficultés d'une région inconnue et vaincre des nations grandes et guerrières, parce qu'il regardait au Chef de l'armée de l'Éternel, qui mène toujours à la victoire. Nous savons comment, dans l'Église primitive, les apôtres ont pu se frayer un chemin à travers les questions les plus difficiles et résoudre les problèmes les plus troublants, établissant des principes qui guideront l'Église jusqu'à la fin des temps ; et cela parce qu'il leur a été révélé ce qu'ils devaient faire et dire, par le Saint-Esprit.

Les promesses de direction sont indubitables.

Psaume 32.8 : *« Je t'instruirai et t'enseignerai la voie que tu dois suivre ; je te conseillerai, j'aurai le regard sur toi »*. C'est là l'assurance formelle de Dieu à ceux dont les transgressions sont pardonnées, dont les péchés sont couverts, et qui sont plus prompts à discerner le moindre signe de Sa volonté que le cheval ou le mulet à sentir le mors.

Proverbes 3.6 : *« Reconnaiss-le dans toutes tes voies, et il aplanira tes sentiers »*. Une parole sûre, sur laquelle nous pouvons nous reposer, si seulement nous remplissons les conditions préalables de nous confier en l'Éternel de tout notre cœur, et de ne pas nous appuyer sur notre propre sagesse.

Ésaïe 58.11 : *« L'Éternel sera toujours ton conducteur, il rassasiera ton âme dans les lieux arides. »* Il est impossible de penser qu'Il pourrait nous guider un peu s'Il ne nous guidait pas toujours. Car les plus grands événements de la vie, comme les énormes pierres branlantes de l'ouest de l'Angleterre, pivotent sur les plus petits points. Un caillou peut modifier le cours d'un ruisseau. La croissance d'un grain de sénevé peut déterminer les précipitations d'un continent. Ainsi, il nous est demandé de rechercher une direction qui embrassera la totalité de la vie dans toutes ses myriades de nécessités.

Jean 8.12 : *« Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie »*. La référence ici semble être aux pérégrinations dans le désert, et le Maître promet d'être pour toutes les âmes fidèles, dans leur pèlerinage vers la Cité de Dieu, ce que la colonne de nuée était pour les enfants d'Israël dans leur marche vers la Terre Promise.

Ce ne sont là que des spécimens. La voûte de l'Écriture est incrustée de milliers de tels bijoux, qui scintillent à leur mesure comme les étoiles qui guident le voyageur à travers l'abîme. Le prophète peut bien résumer l'héritage des serviteurs du Seigneur en disant de la Ville Sainte : *« Tous tes fils seront disciples de l'Éternel, et grande sera la postérité de tes fils »* (Ésaïe 54.13).

Et pourtant, il peut sembler à certains cœurs éprouvés et timides que tous ceux qui sont mentionnés dans la Parole de Dieu ont été secourus, mais qu'eux sont laissés sans aide. Ils semblent s'être tenus devant des problèmes déroutants, face à face avec les mystères de la vie, désirant ardemment savoir quoi faire, mais aucun ange n'est venu le leur dire, et aucune porte de fer ne s'est ouverte pour eux dans la prison des circonstances.

Certains rejettent la faute sur leur propre stupidité. Leur esprit est émoussé et obtus. Ils ne peuvent saisir le sens de Dieu, qui serait clair pour d'autres. Ils ont tellement peur de mal faire qu'ils ne peuvent apprendre clairement ce qui est juste : « *Qui est aveugle, sinon mon serviteur, et sourd comme mon messager que j'envoie ? Qui est aveugle, comme l'ami de Dieu, aveugle comme le serviteur de l'Éternel ?* » (Ésaïe 42.19).

Pourtant, comment traitons-nous nos enfants ? Un enfant est si vif d'esprit et si perspicace qu'une petite indication suffit pour lui montrer le chemin ; un autre est né obtus, il ne peut saisir rapidement votre sens. Ne prendrez-vous pas l'autre sur vos genoux pour lui expliquer clairement les instructions qui le déroutent ? La détresse du tout petit nourrisson, qui aspire à savoir pour pouvoir obéir immédiatement, ne tisse-t-elle pas un lien presque plus fort que celui qui vous lie aux autres ? Oh ! enfants fatigués, perplexes et stupides, croyez au grand amour de Dieu, et jetez-vous sur lui, certains qu'Il descendra jusqu'à votre ignorance, et s'adaptera à vos besoins, et « *comme un berger, il paîtra son troupeau, il prendra les agneaux dans ses bras, et les portera dans son sein ; il conduira les brebis qui allaitent* » (Ésaïe 40.11).

Il y a certaines directives pratiques auxquelles nous devons prêter attention afin d'être conduits dans la pensée du Seigneur.

Nos motifs doivent être purs.

« *La lampe du corps, c'est l'œil. Lorsque ton œil est en bon état, tout ton corps est éclairé ; mais lorsque ton œil est en mauvais état, ton corps est dans les ténèbres* » (Luc 11.34). Tu as été beaucoup dans les ténèbres dernièrement, et peut-être ce passage indiquera-t-il la raison. Ton œil n'a pas été simple. Il y a eu quelque obliquité de vision, un strabisme spirituel ; et cela t'a empêché de discerner les indications de la volonté de Dieu, qui autrement auraient été aussi claires que le plein midi. Nous devons être très prudents dans le jugement de nos motifs, les examinant comme les détectives aux portes de la Chambre des communes anglaise fouillent chaque étranger qui entre. Quand par la grâce de Dieu nous avons été délivrés des formes les plus grossières du péché, **nous sommes encore susceptibles à l'œuvre subtile du moi dans nos heures les plus saintes et les plus belles.**

Il empoisonne nos motifs. Il sème la décomposition sur nos plus beaux fruits. Il murmure des flatteries séductrices à nos oreilles complaisantes. Il détourne l'esprit de son saint dessein, comme les masses de fer sur les navires à vapeur dévient l'aiguille de la boussole du pôle.

Tant qu'il y a quelque pensée d'avantage personnel, quelque idée d'acquérir la louange et l'approbation des hommes, quelque visée d'auto-glorification, il sera tout simplement impossible de découvrir le dessein de Dieu à notre égard. La porte doit être résolument fermée à toutes ces choses si nous voulons entendre la voix douce et subtile. Toutes les lumières parasites doivent être exclues si nous voulons voir la pierre d'Urim et de Thummim s'illuminer du « Oui » de Dieu, ou s'assombrir de Son « Non ».

Demandez au Saint-Esprit de vous donner l'œil simple, et d'inspirer dans votre cœur un seul but : celui qui animait notre Seigneur, et qui Lui permit de s'écrier, en considérant Sa vie : « *Je t'ai glorifié sur la terre* » (Jean 17.4). Que ceci soit le mot d'ordre de nos vies : « *Gloire à Dieu dans les lieux très hauts* » (Luc 2.14). Alors notre « *corps tout entier sera plein de lumière, n'ayant aucune partie ténébreuse, comme lorsque l'éclat brillant d'une lampe donne la lumière* ».

Notre volonté doit être abandonnée.

« *Je ne puis rien faire de moi-même : selon que j'entends, je juge ; et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté du Père qui m'a envoyé* » (Jean 5.30). C'était le secret que Jésus non seulement pratiquait, mais enseignait. Sous une forme ou une autre, Il insistait constamment sur une volonté abandonnée, comme la clé de la connaissance parfaite. « *Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu...* » (Jean 7.17).

Il y a toute la différence entre une volonté qui est éteinte et une volonté qui est abandonnée. Dieu ne demande pas que nos volontés soient écrasées, comme les tendons des bras inutilisés d'un fakir. Il demande seulement qu'elles Lui disent « Oui ». Souples à Lui comme la branche de saule à la main exercée.

Bien des fois, alors que la vapeur s'approchait du quai, j'ai observé le petit garçon prendre sa place sous la dunette, l'œil et l'oreille fixés sur le capitaine, attendant de crier chaque mot qu'il prononce aux mécaniciens crasseux en bas ; et souvent j'ai ardemment désiré que ma volonté répète aussi fidèlement et aussi promptement les paroles et la volonté de Dieu, afin que toute la nature inférieure puisse obéir.

C'est faute de cette subordination que nous manquons si souvent la direction que nous cherchons. Il y a une controverse secrète entre notre volonté et celle de Dieu. Et nous ne serons jamais dans le vrai jusqu'à ce que nous L'ayons laissé prendre, briser et façonner. Oh ! recherchez cela. Si vous ne pouvez pas donner, laissez-Le prendre. Si vous n'êtes pas disposé, confessez que vous êtes disposé à être rendu disposé. Remettez-vous entre Ses mains pour qu'Il œuvre en vous, pour vouloir et faire selon Son bon plaisir. Nous devons être comme de l'argile malléable, prêts à prendre toute forme que le grand Potier pourrait choisir, ainsi serons-nous capables de discerner Sa direction.

Nous devons chercher des informations pour notre esprit.

Ceci est certainement la prochaine étape. Dieu nous a donné ces merveilleuses facultés intellectuelles, et Il ne les ignorera pas. Dans sa grâce, Il n'annule pas l'action d'aucun de ses merveilleux dons, mais Il les utilise pour la communication de ses desseins et de ses pensées.

Il est donc de la plus haute importance que nous nourrissions nos esprits de faits, d'informations fiables, des résultats de l'expérience humaine, et (par-dessus tout) des enseignements de la Parole de Dieu. C'est un sujet de la plus grande admiration de remarquer combien la Bible est remplie de biographies et d'histoire, de sorte qu'il n'y a guère de crise dans nos vies qui ne puisse trouver son équivalent dans ces pages merveilleuses. Il n'y a pas de livre comme la Bible pour éclairer les paliers obscurs de la vie humaine.

Nous n'avons ni le besoin ni le droit de courir çà et là pour demander à nos amis ce que nous devons faire ; mais il n'y a aucun mal à prendre la peine de rassembler toutes les informations fiables, dont la flamme de la pensée sainte et du dessein consacré peut se nourrir et se fortifier. C'est à nous qu'il revient finalement de décider selon ce que Dieu nous enseignera, mais Sa voix peut nous parvenir à travers la voix du bon sens sanctifié, agissant sur les éléments que nous avons recueillis. Bien sûr, parfois Dieu peut nous ordonner d'agir contre notre raison, mais ces cas sont très exceptionnels ; et alors notre devoir sera si clair qu'il ne pourra y avoir aucune erreur. Mais la plupart du temps, Dieu parlera dans les résultats d'une réflexion délibérée, pesant et équilibrant le pour et le contre. Quand Pierre était enfermé en prison et ne pouvait aucunement s'en extirper, un ange fut envoyé pour faire à sa place ce qu'il ne pouvait faire lui-même ; mais après qu'ils eurent traversé une ou deux rues de la ville, l'ange le quitta pour qu'il réfléchisse par lui-même à la situation.

C'est ainsi que Dieu nous traite encore. Il dictera une voie miraculeuse par des méthodes miraculeuses. Mais quand la lumière ordinaire de la raison est suffisante pour la tâche, Il nous laissera agir selon ce que l'occasion peut servir.

Nous devons beaucoup prier pour être guidés.

Les Psaumes sont remplis de supplications ardentes pour une direction claire : « *Éternel ! enseigne-moi ta voie, conduis-moi dans le sentier de la droiture, à cause de mes ennemis* » (Psaume 27.11).

C'est la loi de la maison de notre Père que ses enfants demandent ce qu'ils désirent. « *Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et sans reproche, et elle lui sera donnée* » (Jacques 1.5).

En temps de changement et de crise, nous devons beaucoup prier, non seulement à genoux, mais dans cette douce forme de prière intérieure, dans laquelle l'esprit s'offre constamment à Dieu, demandant qu'on lui montre Sa volonté ; sollicitant qu'elle soit imprimée sur sa surface, comme les corps célestes se photographient sur du papier préparé. Enveloppé dans une telle prière, le croyant confiant peut arpenter le pont du paquebot nuit après nuit, certain que Celui qui dirige les étoiles dans leurs courses ne manquera pas de diriger l'âme qui n'a d'autre but que de faire Sa volonté.

Une bonne forme de prière à un tel moment est de demander que les portes soient fermées, que le chemin soit barré, et que toutes les entreprises qui ne sont pas selon la volonté de Dieu soient arrêtées dès leur commencement. Remettez la question absolument entre les mains de Dieu dès le départ, et Il ne manquera pas de briser le projet et de faire échouer le but qui n'est pas selon Sa sainte volonté.

Nous devons attendre le déploiement progressif du plan de Dieu dans la providence.

Les impressions de Dieu en nous et Sa parole à l'extérieur sont toujours corroborées par Sa Providence autour de nous, et nous devrions attendre tranquillement jusqu'à ce que ces trois éléments convergent en un seul point.

Parfois, il semble que nous soyons obligés d'agir. Tout le monde dit que nous devons faire quelque chose ; et, en effet, les choses semblent avoir atteint un point si désespéré que nous le devons. Derrière se trouvent les Égyptiens ; à droite et à gauche se dressent des précipices inaccessibles ; devant, c'est la mer.

Il n'est pas facile en de tels moments de se tenir tranquille et de voir le salut de Dieu ; mais nous le devons. Quand Saül s'est contraint et a offert un sacrifice, parce qu'il pensait que Samuel tardait trop à venir, il a commis la plus grande erreur de sa vie.

Dieu peut tarder à venir sous l'apparence de Sa Providence. Il y eut un délai avant que l'armée de Sennachérib ne gise comme des feuilles flétries autour de la Ville Sainte. Il y eut un délai avant que Jésus ne vienne marchant sur la mer à l'aube, ou ne se hâte de ressusciter Lazare. Il y eut un délai avant que l'ange ne se précipite aux côtés de Pierre la nuit précédant son martyre attendu.

Il tarde assez longtemps pour éprouver la patience de la foi, mais pas un instant au-delà de l'heure extrême du besoin : « *Car c'est une prophétie dont le temps est déjà fixé, elle marche vers son terme, et elle ne mentira pas ; si elle tarde, attends-la, car elle s'accomplira, elle s'accomplira certainement* » (Habakuk 2.3).

Il est très remarquable de voir comment Dieu nous guide par les circonstances. À un moment donné, le chemin peut sembler totalement bloqué, puis peu après survient un incident insignifiant, qui pourrait ne pas sembler important aux yeux des autres, mais qui pour l'œil aiguë de la foi en dit long. Parfois ces signes se répètent de différentes manières en réponse à la prière. Ce ne sont pas des résultats fortuits du hasard, mais l'ouverture de circonstances dans la direction où nous devrions marcher. Et ils commencent à se multiplier, à mesure que nous avançons vers notre but, tout comme les lumières lorsque nous approchons d'une ville populeuse, en traversant la campagne de nuit par train express.

Parfois les hommes soupirent après la venue d'un ange pour leur indiquer leur chemin, cela indique simplement que le temps n'est pas encore venu pour eux de se mettre en mouvement. Si vous ne savez pas ce que vous devez faire, restez immobile jusqu'à ce que vous le sachiez. Et quand le temps de l'action viendra, les circonstances, comme des vers luisants, scintilleront le long de votre sentier ; et vous deviendrez si sûr d'être dans le vrai, quand les trois témoins de Dieu s'accorderont, que vous ne pourriez être plus sûr même si un ange vous faisait signe d'avancer.

Les circonstances de notre vie quotidienne nous sont une indication infaillible de la volonté de Dieu, lorsqu'elles concordent avec les incitations intérieures de l'Esprit et avec la Parole de Dieu. Tant qu'elles demeurent stationnaires, attendez. Quand vous devrez agir, elles s'ouvriront, et un chemin sera frayé à travers océans et rivières, déserts et rochers. Nous commettons souvent une grave erreur en pensant que Dieu ne nous guide pas du tout, parce que nous ne pouvons pas voir loin devant nous. Mais ce n'est pas Sa méthode.

Il s'engage seulement à ce que « *L'Éternel affermit les pas de l'homme, et il prend plaisir à sa voie* » (Psaume 37.23). Non pas l'année prochaine, mais demain. Non pas le prochain kilomètre, mais le prochain mètre. Non pas le motif entier, mais le prochain point sur la toile. Si vous attendez plus que cela, vous serez déçu et retombez dans les ténèbres. Mais cela vous assurera d'être conduit dans la bonne voie, comme vous le reconnaîtrez quand vous la contemplez depuis les sommets de la gloire. Nous ne pouvons méditer trop profondément les leçons de la nuée données dans l'exquise leçon imagée sur la Direction dans le livre des Nombres (Nombres 9.15-23) : « *Le jour où le tabernacle fut dressé, la nuée couvrit le tabernacle, la tente du témoignage ; et, depuis le soir jusqu'au matin, elle eut sur le tabernacle l'apparence d'un feu. Il en fut continuellement ainsi : la nuée couvrait le tabernacle, et elle avait la nuit l'apparence d'un feu.*

Quand la nuée s'élevait de dessus la tente, les enfants d'Israël partaient ; et les enfants d'Israël campaient dans le lieu où s'arrêtait la nuée. Les enfants d'Israël partaient sur l'ordre de l'Éternel, et ils campaient sur l'ordre de l'Éternel ; ils campaient aussi longtemps que la nuée restait sur le tabernacle.

Quand la nuée restait longtemps sur le tabernacle, les enfants d'Israël obéissaient au commandement de l'Éternel, et ne partaient point. Quand la nuée restait peu de jours sur le tabernacle, ils campaient sur l'ordre de l'Éternel, et ils partaient sur l'ordre de l'Éternel. Si la nuée s'arrêtait du soir au matin, et s'élevait le matin, ils partaient. Si la nuée s'élevait après un jour et une nuit, ils partaient.

Si la nuée s'arrêtait sur le tabernacle deux jours, ou un mois, ou une année, les enfants d'Israël restaient campés, et ne partaient point ; quand elle s'élevait, ils partaient. Ils campaient sur l'ordre de l'Éternel, et ils partaient sur l'ordre de l'Éternel ; ils obéissaient au commandement de l'Éternel, sur l'ordre de l'Éternel par Moïse ».

Levons les yeux assez haut pour recevoir la direction. Encourageons notre âme à attendre seulement en Dieu jusqu'à ce qu'elle soit donnée. Cultivons cette douceur, car « *il conduit les humbles dans la justice, il enseigne aux humbles sa voie* » (Psaume 25.9). Cherchons à avoir l'intelligence prompte, afin d'être aptes à voir le moindre signe de Sa volonté. Tenons-nous avec les reins ceints et les lampes allumées, afin d'être prompts à obéir. Heureux sont ces serviteurs. Ils seront conduits par un droit chemin vers la cité d'or des saints.

Parlant pour moi-même, après des mois d'attente et de prière, je suis devenu absolument certain de la direction de mon Père céleste ; et avec l'accent de l'expérience personnelle, j'encouragerais chaque âme troublée et perplexe qui pourrait lire ces lignes à attendre patiemment l'Éternel, jusqu'à ce qu'Il indique clairement Sa volonté.

2. OÙ AI-JE TORT ?

Voilà ta question ardente, âme chrétienne, et ta plainte amère. Sur les visages et dans les vies d'autres personnes qui te sont connues, tu as discerné une lumière, une joie, une puissance, que tu envies avec un désir qui t'opprime, mais pour lesquelles tu devrais remercier Dieu avec dévotion.

Il est bon que nous soyons insatisfaits des bas niveaux auxquels nous avons été habitués à vivre, et que nous commençons à demander le secret d'une vie plus douce, plus noble, plus victorieuse. Le dormeur qui se retourne avec agitation est proche du réveil, et découvrira que déjà la lumière du matin brille autour de la couche sur laquelle le sommeil a été prolongé trop longtemps : « Réveille-toi, toi qui dors, relève-toi d'entre les morts, et Christ t'éclairera » (Éphésiens 5.14).

Les tempéraments différents.

Nous devons cependant nous rappeler que les tempéraments diffèrent. Certains semblent nés dans les ténèbres et portent en eux, tout au long de leur vie, une prédisposition héréditaire à la mélancolie. Leur nature est accordée en mode mineur et répond le plus facilement et naturellement à la dépression. Ils regardent toujours le côté sombre des choses et, dans le ciel le plus bleu, découvrent le nuage pas plus gros que la paume de la main d'un homme. Le leur est un sentier ombragé, où des éclats de soleil percent faiblement et difficilement à travers le feuillage sombre au-dessus.

Un tel tempérament peut être le tien ; et s'il en est ainsi, tu ne peux jamais t'attendre à obtenir exactement la même joie exubérante qui vient aux autres, et tu ne dois pas te plaindre s'il en est ainsi. C'est le fardeau que les mains de ton Sauveur ont façonné pour toi, et tu dois le porter pour Lui, sans te plaindre, ni le parader au regard des autres, ni lui permettre de maîtriser ton esprit ferme et résolu, mais en le portant silencieusement, et en glorifiant Dieu au milieu de tout. Mais bien qu'il puisse être impossible de gagner la joie qui vient aux autres, il peut au moins y avoir le repos, et la victoire, et la sérénité, les meilleurs dons du Ciel à l'homme.

L'émotion n'est pas un test infallible.

Nous devons nous rappeler, aussi, que l'émotion n'est pas un véritable test de notre état spirituel. La droiture de cœur se manifeste souvent dans la joie du cœur, tout comme la santé corporelle se révèle généralement dans des esprits exubérants. Mais il n'en est pas toujours ainsi. En d'autres termes, l'absence de joie ne prouve pas toujours que le cœur est dans l'erreur. Cela peut être le cas, mais certainement pas invariablement. Peut-être le système nerveux a-t-il été surmené, comme celui d'Élie dans le désert, quand, après la longue tension du Carmel et sa fuite, il s'allongea sur le sable et demanda à mourir ; une requête à laquelle Dieu répondit, non par des reproches, mais par de la nourriture et du sommeil.

Peut-être le Seigneur a-t-il retiré la lumière du paysage afin de voir s'il était aimé pour Lui-même ou simplement pour Ses dons. Peut-être la discipline de la vie a-t-elle culminé dans un Gethsémani, où la coupe amère est placée aux lèvres par la main d'un Père, bien que seul un Judas puisse être vu ; et dans l'angoisse momentanée causée par l'effort de renoncer à la volonté, il n'est possible que de s'allonger sur le sol, avec de grands cris et des larmes, que le vent de la nuit porte à Dieu. Dans de telles circonstances, la joie exubérante est déplacée. Des couleurs sombres conviennent à l'âme éprouvée et souffrante. La gaieté serait aussi inconvenante ici que la légèreté dans la maison assombrie par la mort. La patience, le courage, la foi sont les grâces appropriées à manifester en de tels moments.

Mais, quand on tient compte de tout cela, il est certain que beaucoup d'entre nous passent coupablement à côté d'une béatitude qui nous rendrait rayonnants de la lumière du Paradis ; et cette perte est attribuable à quelque défaut dans notre caractère qu'il serait bon de déceler et de corriger.

Distinguer entre votre position et votre expérience.

Nos expériences sont changeantes comme le temps d'avril ; tantôt le soleil, tantôt les nuages ; lumières et ombres se poursuivant sur des kilomètres de landes couvertes de bruyère ou de mer écumante. Mais notre position en Jésus ne change pas. Elle est comme Lui-même : « *est le même hier, aujourd'hui, et éternellement* » (Hébreux 13.8). Elle n'a pas trouvé son origine en nous, mais dans Son amour éternel, qui, prévoyant tout ce que nous serions, nous a aimés malgré tout. Elle n'a pas été achetée par nous, mais par Son sang précieux, qui plaide pour nous avec autant de puissance et de succès quand nous pouvons à peine la réclamer, que lorsque notre foi est des plus vigoureuses.

Elle n'est pas maintenue par nous, mais par le Saint-Esprit. Si nous nous sommes réfugiés en Jésus pour le salut, nous abritant sous Lui, nous appuyant sur Lui, et Lui faisant confiance, bien qu'avec beaucoup d'appréhensions, aussi bien que nous le pouvons, alors nous sommes un avec Lui pour toujours.

Nous étions un avec Lui dans la tombe ; un avec Lui au matin de Pâques ; un avec Lui quand Il s'est assis à la droite de Dieu. Nous sommes un avec Lui maintenant alors qu'Il se tient dans la lumière du sourire de Son Père, comme les membres du nageur sont un avec la tête, bien qu'elle seule soit entourée de la chaude gloire du soleil, tandis qu'ils sont cachés sous les vagues. Et aucun doute ou dépression ne peut, ne serait-ce qu'un instant, affecter ou altérer notre acceptation auprès de Dieu par le sang de Jésus, qui est un fait éternel.

Vous ne l'avez peut-être pas réalisé, mais vous avez pensé que votre position en Jésus était affectée par vos humeurs changeantes. Autant dire que la fortune d'une pupille sous tutelle judiciaire pourrait être diminuée ou augmentée selon son argent de poche. Notre position en Jésus est notre capital investi. Nos émotions, au mieux, ne sont que notre argent de poche, qui passe sans cesse par notre poche ou notre bourse, jamais exactement le même.

Cessez de considérer ce que vous ressentez, et bâtissez sur le roc inébranlable de ce que Jésus est, de ce qu'Il a fait, de ce qu'Il fait et de ce qu'Il fera pour vous, dans les siècles des siècles.

Vivre dans les sentiments, trop peu dans la volonté.

Nous n'avons aucun contrôle direct sur nos sentiments, mais nous en avons sur notre volonté : « *Nos volontés sont nôtres, pour les rendre tiennes !* » Dieu ne nous tient pas responsables de ce que nous ressentons, mais de ce que nous voulons. À Ses yeux, nous ne sommes pas ce que nous ressentons, mais ce que nous voulons. Par conséquent, ne vivons pas dans le pavillon d'été de l'émotion, mais dans la citadelle centrale de la volonté, entièrement abandonnée et consacrée à la volonté de Dieu.

À la Table du Seigneur, l'âme est souvent imprégnée d'une sainte émotion, les marées montent haut, les torrents tumultueux de joie frappent bruyamment contre les vannes comme pour les abattre, et chaque élément de la nature se joint à l'hymne choral de louange extatique. Mais le lendemain arrive, et la vie doit être affrontée dans le bureau de comptabilité crasseux, la boutique sombre, l'usine bruyante, l'atelier impie.

Tandis que l'âme compare la joie d'hier avec la difficulté éprouvée à marcher humblement avec le Seigneur, elle est encline à se demander si elle est vraiment aussi dévouée et consacrée qu'elle l'était. Mais, en un tel moment, quelle belle chose de remarquer que la volonté n'a pas modifié sa position d'un cheveu, et de lever les yeux et dire :

« Mon Dieu, le flot d'émotion s'est écoulé comme un ruisseau d'été ; mais au plus profond de mon cœur, dans ma volonté, tu sais que je suis aussi dévoué, aussi loyal, aussi désireux de n'être que pour toi, que dans le moment béni de recueillement ininterrompu à tes pieds ! »

C'est là une prière qui plaît à Dieu. Et ainsi nous pouvons vivre une vie calme et paisible.

Peut-être avez-vous désobéi à quelque commandement clair.

Parfois une âme vient à son conseiller spirituel, parlant ainsi :

- *« Je n'ai aucune joie consciente, et n'en ai eu que peu pendant des années ! »*

- *« L'aviez-vous autrefois ? »*

- *« Oui, pendant quelque temps après ma conversion à Dieu ! »*

- *« Êtes-vous conscient d'avoir refusé d'obéir à un commandement précis, qui est entré dans votre vie, mais devant lequel vous avez reculé ? »*

Alors le visage s'assombrit, et les yeux se voilent de larmes, et la réponse vient avec difficulté : *« Oui, il y a des années, je pensais que Dieu exigeait de moi une certaine chose ; mais je sentais que je ne pouvais pas faire ce qu'Il souhaitait, j'en ai été troublé pendant un certain temps, mais après un moment, cela a semblé s'effacer de mon esprit, et maintenant cela ne me tourmente plus souvent ! »*

- *« Ah, âme, c'est là que tu t'es égarée, et tu ne retrouveras jamais le droit chemin jusqu'à ce que tu retournes à travers les années pénibles au point où tu as laissé tomber le fil de l'obéissance, et que tu accomplisses cette seule chose que Dieu t'a demandée il y a si longtemps, mais à cause de laquelle tu as quitté le sentier étroit de l'obéissance implicite ! »*

N'est-ce pas là la cause de la dépression chez des milliers de chrétiens ? Ils sont enfants de Dieu, mais ce sont des enfants désobéissants. La Bible retentit d'une longue exigence d'obéissance.

Le mot-clé du livre du Deutéronome est : « Observe et Fais ». Le fardeau du Discours d'adieu de Christ est : « *Si vous m'aimez, gardez mes commandements* » (Jean 14.15). Nous ne devons pas questionner, ni répliquer, ni nous excuser. Nous ne devons pas choisir notre chemin. Nous ne devons pas prendre certains commandements et en rejeter d'autres. Nous ne devons pas penser que l'obéissance dans d'autres directions compensera la désobéissance dans un domaine particulier.

Dieu donne un commandement à la fois, qui s'impose à nous, non pas d'une seule manière, mais de plusieurs ; par cela Il nous éprouve. Si nous obéissons en cela, Il inondera notre âme de bénédiction, et nous conduira vers de nouveaux sentiers et pâturages. Mais si nous refusons en cela, nous resterons stagnants et engorgés, ne ferons aucun progrès dans l'expérience chrétienne, et manquerons à la fois de puissance et de joie.

Peut-être permettez-vous un mal connu.

Quand on laisse reposer de l'eau, les particules de limon se trahissent en tombant une à une au fond. Ainsi, si vous êtes tranquille, vous pouvez prendre conscience de la présence dans votre âme du mal toléré. Osez le considérer. N'évitez pas cette vue comme le failli évite ses registres révélateurs, ou comme le tuberculeux le stéthoscope. Contraindez-vous à considérer calmement tout mal que l'Esprit de Dieu découvre à votre âme. Il peut avoir rôdé dans les recoins et les cloîtres de votre être pendant des années, soupçonné mais non jugé. Mais quoi qu'il en soit, et quelle que soit son histoire, soyez sûr qu'il a apporté l'ombre sur votre vie qui est votre chagrin quotidien.

Votre volonté refuse-t-elle de renoncer à une pratique ou habitude qui est étrangère à la volonté de Dieu ? Permettez-vous à quelque péché secret d'avoir libre cours dans la maison de votre vie ?

Vos affections errent-elles sans retenue après des objets interdits ? Nourrissez-vous quelque ressentiment ou haine envers autrui, à qui vous refusez de vous réconcilier ?

Y a-t-il quelque injustice que vous refusez de pardonner, quelque dette que vous refusez de payer, quelque tort que vous refusez de confesser ? Vous permettez-vous quelque chose que vous seriez le premier à condamner chez les autres, mais que vous soutenez pouvoir être permis dans votre propre cas en raison de certaines raisons avec lesquelles vous tentez d'étouffer les remontrances de la conscience ? Dans certains cas, l'obstacle à la béatitude consciente ne réside pas dans les péchés, mais dans les fardeaux qui pèsent sur l'âme.

Le péché est ce qui est toujours et partout, mal ; mais un fardeau est tout ce qui peut entraver ou empêcher la vie chrétienne, sans être positivement un péché. Et ainsi une chose peut être un fardeau pour l'un qui ne l'est pas pour un autre. Chacun doit être pleinement persuadé dans son propre esprit. Et partout où l'âme est consciente que sa vie est entravée par la présence d'une chose quelconque, alors, aussi inoffensive soit-elle en elle-même, et aussi innocemment permise par d'autres, il ne peut y avoir d'alternative, mais elle doit être mise de côté comme les vêtements des jeunes gens lorsque, sur la pelouse du village, ils concourent pour le prix de la lutte ou de la course.

Regarder trop en soi-même, au lieu de regarder au Seigneur.

Les personnes les plus saines ne pensent pas à leur santé ; les faibles induisent la maladie par une introspection morbide. Si vous commencez à compter vos battements de cœur, vous perturberez l'action rythmique du cœur. Si vous imaginez continuellement une douleur quelque part, vous la produirez. **Et il y a de vrais enfants de Dieu qui induisent leur propre obscurité par un examen de soi morbide.** Ils reviennent toujours sur eux-mêmes, analysant leurs motifs, reconsidérant les actes de consécration passés, se comparant à eux-mêmes. Sous une forme ou une autre, le moi est le pivot de leur vie, bien qu'il s'agisse indubitablement d'une vie religieuse.

Que peut-il résulter d'une telle conduite sinon les ténèbres ? Il y a certainement des moments dans nos vies où nous devons regarder en nous et nous juger afin de ne pas être jugés. Mais cela n'est fait que pour nous tourner avec une intention plus pleine vers le Seigneur. Et une fois fait, cela n'a pas besoin d'être répété. « *Oubliant ce qui est en arrière* » (*Philippiens 3.13*) est la seule devise sûre. La question n'est pas de savoir si nous avons fait aussi bien que nous aurions pu, mais si nous avons fait aussi bien que nous le pouvions à ce moment-là.

Nous ne devons pas passer toute notre vie à nettoyer nos fenêtres, ou à considérer si elles sont propres, mais à nous baigner dans la lumière bénie de Dieu. Cette lumière nous montrera bientôt ce qui doit encore être purifié, et nous permettra de le purifier avec une précision infaillible. Notre Seigneur Jésus est un réservoir parfait de tout ce dont l'âme humaine a besoin pour une vie bénie et sainte.

Faire grand cas de Lui, demeurer en Lui, puiser en Lui, recevoir à chaque instant de Sa plénitude, est donc la seule condition de la santé de l'âme. Mais être plus préoccupé par soi-même que par Lui, c'est comme passer beaucoup de temps et de pensées sur les sens du corps, sans jamais les utiliser dans le but de recevoir des impressions du monde extérieur.

« Cherchez l'Éternel et sa force, cherchez continuellement sa face ! » (Psaume 105.4).
« Oui, mon âme, confie-toi en Dieu ! Car de lui vient mon espérance » (Psaume 62.6).

Passez du temps en communion avec Dieu par Sa Parole.

Il n'est pas nécessaire de faire de longues prières, mais il est essentiel de passer beaucoup de temps seul avec Dieu ; d'attendre à Sa porte ; d'écouter Sa voix ; de s'attarder dans le jardin des Écritures pour la venue du Seigneur Dieu à l'aube ou à la fraîcheur du jour. Aucun nombre de réunions, aucune communion avec des amis chrétiens, aucune quantité d'activité chrétienne ne peut compenser la négligence de l'heure tranquille.

Quand vous vous sentez le moins enclin à le faire, c'est alors qu'il est le plus nécessaire de vous retirer dans votre chambre, porte fermée. Faites par devoir ce que vous ne pouvez faire par plaisir, et vous découvrirez que cela devient délicieux. Vous pouvez mieux prospérer sans nourriture que devenir heureux ou fort dans la vie chrétienne sans communion avec Dieu.

Quand vous ne pouvez pas prier pour vous-même, commencez à prier pour les autres. Quand vos désirs faiblissent, prenez la Bible en main et commencez à transformer chaque texte en requête ; ou reprenez le récit de vos miséricordes et commencez à traduire chacune d'elles en louange. Quand la Bible elle-même devient fastidieuse, demandez-vous si vous n'avez pas gâté votre appétit avec des sucreries et renoncez-y ; et croyez que la Parole est le fil le long duquel la voix de Dieu viendra certainement à vous si le cœur est apaisé et l'attention fixée : « J'écouterai ce que dit Dieu, l'Éternel » (Psaume 85.9).

Plus de chrétiens que nous ne pouvons compter souffrent d'un manque de prière et d'étude biblique, et aucun réveil n'est plus à désirer que celui de l'étude biblique privée systématique. Il n'existe aucune méthode courte et facile de piété qui puisse s'en passer.

Être entièrement abandonné à la seigneurie de Christ.

Nous sommes Siens par de nombreux liens et droits, mais trop peu d'entre nous reconnaissent Sa seigneurie. Nous sommes assez disposés à Le prendre comme Sauveur ; nous hésitons à Le faire Roi. Nous oublions que Dieu L'a élevé pour être Prince, aussi bien que Sauveur. Et l'ordre divin est irréversible. Ceux qui ignorent la seigneurie de Jésus ne peuvent édifier une vie forte ou heureuse.

Mettez le soleil sur son trône central, et tous les mouvements des planètes prennent un bel ordre. Mettez Jésus sur le trône de la vie, et toutes choses s'harmonisent dans la paix : « *Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu ; et toutes ces choses vous seront données par-dessus* » (Matthieu 6.33). La consécration est la condition indispensable de la béatitude.

Ainsi la lumière se lèvera sur ton chemin, telle qu'elle n'y a pas brillé depuis de nombreux jours. Oui, « *ton soleil ne se couchera plus, et ta lune ne se retirera plus ; car l'Éternel sera ta lumière à toujours, et les jours de ton deuil seront passés* » (Ésaïe 60.20).

3. LE SECRET DE LA DEMEURE DE CHRIST EN NOUS.

Il est juste que la plus grande église de la plus grande ville païenne du monde soit dédiée à l'apôtre Paul, car les païens lui sont grandement redevables en tant qu'apôtre des Gentils. C'est à lui que nous devons, sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu, le dévoilement de deux grands mystères qui nous touchent particulièrement en tant que Gentils.

Le premier de ceux-ci, tout glorieux qu'il soit, nous ne pouvons maintenant nous arrêter pour en discuter, bien qu'il ait opéré une révolution lorsqu'il fut prêché pour la première fois, et maintenu par l'Apôtre face à l'opposition la plus acharnée. Jusqu'alors, on s'attendait à ce que les Gentils deviennent Juifs avant d'être chrétiens, et qu'ils passent par la synagogue pour arriver à l'Église. Mais il a montré que cela n'était pas nécessaire, et que les Gentils se trouvaient sur le même niveau que les Juifs en ce qui concerne les privilèges de l'Évangile : *« cohéritiers, forment un même corps, et participent à la même promesse en Jésus-Christ par l'Évangile » (Éphésiens 3.6).*

Le second, cependant, mérite bien notre réflexion approfondie, car si seulement il pouvait être réalisé par les enfants de Dieu, ils commenceraient à vivre d'une manière si divine qu'ils feraient taire l'ennemi et le vengeur, et reproduiraient dans une certaine mesure la vie de Jésus sur la terre.

Ce mystère est que le Seigneur Jésus est disposé à demeurer dans le cœur des Gentils. Qu'Il demeure dans le cœur d'un enfant d'Abraham était considéré comme un acte merveilleux de condescendance ; mais qu'Il trouve un foyer dans le cœur d'un Gentil était incroyable. Cette erreur fut cependant dissipée devant la révélation radieuse de la vérité faite à celui qui, selon son propre jugement, n'était pas digne d'être appelé apôtre, parce qu'il avait persécuté l'Église de Dieu. Il a plu à Dieu de faire connaître par lui *« quelle est la glorieuse richesse de ce mystère parmi les païens, savoir : Christ en vous, l'espérance de la gloire » (Colossiens 1.27).*

« Maître, où demeures-tu ? » demandaient-ils autrefois (Jean 1.38). Et en réponse, Jésus les conduisit de la rive bondée du Jourdain au modeste tabernacle d'osiers tressés où Il logeait temporairement. Mais si nous Lui adressons la même question maintenant, Il montrera, non pas le dôme élevé et sublime du ciel, non pas la splendide structure de pierre ou de marbre, mais l'esprit heureux qui L'aime, Lui fait confiance et Lui obéit : *« Voici, je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi » (Apocalypse 3.20).*

« *Nous viendrons à lui* », dit-Il, incluant Son Père avec Lui-même, « *et nous ferons notre demeure chez lui* » (Jean 14.23). Il promet d'être en chaque croyant comme un locataire dans une maison ; comme la sève dans le sarment ; comme le sang vital et l'énergie vitale dans chaque membre, si faible soit-il, du corps.

Le mystère.

Le Christ est dans le croyant. Il habite le cœur par la foi, comme le soleil habite les plus humbles fleurs qui déploient leurs pétales et ouvrent leurs cœurs à ses rayons. Non parce que nous sommes bons. Non parce que nous essayons d'être sincères dans notre consécration. Non parce que nous Le gardons par la ténacité de notre amour. **Mais parce que nous croyons, et qu'en croyant, nous avons ouvert toutes grandes les portes et fenêtres de notre nature.** Et Il est entré.

Il est probablement entré si silencieusement que nous n'avons pas réussi à détecter Son entrée. Il n'y eut aucun bruit de pas dans le couloir. Le tintement des clochettes d'or au bas de sa robe sacerdotale ne L'a pas trahi. Il s'est glissé sur l'aile du matin, ou comme le silence avec lequel la nature se réveille de son sommeil hivernal et se pare des robes que son Créateur a préparées pour elle. Mais c'est la manière du Christ. Il ne lutte pas, ne crie pas, n'élève pas et ne fait pas entendre Sa voix. Son pas est si léger qu'Il ne brise pas les roseaux froissés, Son souffle si doux qu'Il peut rallumer les étincelles mourantes. Ne soyez donc pas surpris si vous ne pouvez dire le jour ou l'heure où le Fils de l'Homme est venu habiter en vous. Sachez seulement qu'Il est vraiment venu : « *Ne reconnaissez-vous pas que Jésus-Christ est en vous ? à moins peut-être que vous ne soyez réprouvés* » (2 Corinthiens 13.5).

C'est très merveilleux. Oui ; les cieux, même les cieux des cieux, avec toute leur lumière et leur gloire, semblent seuls dignes de Lui. Mais même là, Il n'est pas plus chez Lui qu'Il ne l'est avec l'esprit humble et contrit qui se confie simplement en Lui. Dans Sa vie terrestre, Il a dit que le Père demeurait en Lui si réellement que les paroles qu'Il prononçait et les œuvres qu'Il accomplissait n'étaient pas les Siennes, mais celles de Son Père. Et Il désire être en nous comme Son Père était en Lui, afin que les manifestations de notre vie puissent être des canaux par lesquels Lui, caché au-dedans, puisse se répandre sur les hommes. Ce n'est pas généralement reconnu. Ce ne l'est pas ; bien que cela ne le réfute pas. Nous échouons à reconnaître beaucoup de choses en nous-mêmes et dans la nature autour de nous, qui sont néanmoins vraies. Mais il y a une raison pour laquelle beaucoup dont la nature est certainement le temple de Christ, demeurent ignorants de la présence du merveilleux Locataire qui séjourne à l'intérieur.

Il habite si profondément. Au-dessous de la vie du corps, qui est comme le rideau de la tente ; au-dessous de la vie de l'âme, où la pensée et le sentiment, le jugement et l'imagination, l'espérance et l'amour, vont et viennent, officiant comme des prêtres vêtus de blanc dans le lieu saint ; au-dessous du jeu de lumière et d'ombre, de la résolution et de la volonté, de la mémoire et de l'espérance, du flux et reflux perpétuel des marées de la conscience de soi, là, par le Saint-Esprit, Christ habite, comme autrefois la Shekinah habitait dans le Lieu Très Saint, étroitement voilée à la vue de l'homme.

Il est relativement rare que nous pénétrions dans ces départements plus profonds de notre être. Nous nous contentons de vivre la vie superficielle des sens. Nous mangeons, nous buvons, nous dormons. Nous nous adonnons à jouir de la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux et de l'orgueil de la vie. Nous accomplissons les désirs de la chair et de la pensée. Ou nous nous abandonnons à la poursuite de la connaissance et de la culture, de la science et de l'art. Nous faisons de courtes incursions dans le domaine de la morale, ce sens du bien et du mal qui fait partie de la constitution des hommes. Mais nous n'avons qu'une connaissance trop légère de la chambre plus profonde et plus mystérieuse de l'esprit. Voilà pourquoi la majorité des croyants sont si insensibles à leur Résident divin et merveilleux, qui fait de l'esprit régénéré Sa demeure.

Il faut l'accepter par la foi. Nous répétons ici notre erreur constante concernant les choses de Dieu. Nous essayons de les ressentir. Si nous les ressentons, nous les croyons, sinon nous n'en tenons aucun compte. Nous inversons l'ordre divin. Nous disons : « sentiment, FOI, FAIT ». Dieu dit : « FAIT, FOI, sentiment ». Pour Lui, le sentiment a peu d'importance. Il nous demande seulement d'être disposés à accepter Sa propre Parole, et de nous y attacher parce qu'Il l'a prononcée, sans aucun égard pour ce que nous pouvons ressentir.

Je suis distinctement informé que Christ, bien qu'Il soit sur le Trône dans Sa gloire ascensionnelle, est aussi en moi par le Saint-Esprit. Je confesse que je ne Le sens pas là. Souvent, au milieu de l'assaut de la tentation ou de la furie de la tempête qui balaie la surface de ma nature, je ne peux détecter Sa forme ni L'entendre dire : « *C'est moi !* » Mais j'ose croire qu'Il est là ; non pas hors de moi, mais en moi ; non pas comme un voyageur de passage pour une nuit, mais comme un résident perpétuel ; non pas altéré par mes changements de la ferveur à la léthargie, de l'été de l'amour à l'hiver du découragement, mais toujours et immuablement le même. Et je dis encore et encore : « *Jésus, Tu es ici. Je ne suis pas digne que tu demeures sous mon toit ; mais tu es venu. Affirme-toi. Renverse toute domination, et autorité, et puissance. Sors de ta chambre secrète, et possède tout ce qui est en moi, afin que cela bénisse ton saint nom !* »

Catherine de Sienne passa un jour trois jours en retraite solitaire, priant pour une plus grande plénitude et joie de la présence divine. Au lieu de cela, il semblait que des légions d'esprits mauvais l'assaillaient de pensées blasphématoires et de suggestions maléfiques. Enfin, une grande lumière parut descendre d'en haut. Les démons s'enfuirent, et le Seigneur Jésus s'entretint avec elle. Catherine Lui demanda :

« Seigneur, où étais-tu quand mon cœur était si tourmenté ? »

« J'étais dans ton cœur ! », répondit-Il.

« Seigneur, tu es la vérité éternelle ! », répondit-elle, « et je m'incline humblement devant ta parole ; mais comment puis-je croire que tu étais dans mon cœur quand il était rempli de pensées si détestables ? »

« Ces pensées t'ont-elles donné du plaisir ou de la peine ? » demanda-t-Il.

« Une douleur et une tristesse extrêmes ! », fut sa réponse.

Le Seigneur lui dit alors : « Tu étais dans la détresse et la tristesse parce que j'étais au milieu de ton cœur. C'était ma présence qui te rendait ces pensées insupportables. Quand la période que j'avais déterminée pour la durée du combat fut écoulée, j'envoyai les rayons de ma lumière, et les ombres de l'enfer furent dissipées, parce qu'elles ne peuvent résister à cette lumière ! »

La gloire de ce mystère.

Quand les secrets de Dieu s'ouvrent, ils le font dans la gloire. La richesse de la racine cachée dans le sol se révèle dans les teintes de l'orchidée ou le parfum de la rose. La beauté cachée d'un rayon de lumière se dévoile dans les sept couleurs de l'arc-en-ciel. La vie grouillante et infinitésimale des mers du sud éclate en vagues de phosphorescence lorsqu'elle est fendue par la quille du navire. Et chaque fois que le monde invisible s'est révélé aux yeux mortels, ce fut dans la gloire.

Ce fut particulièrement le cas lors de la Transfiguration, quand la nature du Seigneur s'échappa de la forte contrainte dans laquelle Il la confinait et se révéla à l'œil de l'homme : « Son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière » (Matthieu 17.2). Ainsi, lorsque nous acceptons le fait de Son existence en nous, plus profonde que la nôtre, et que nous faisons de l'un des buts de notre vie d'y puiser et de la développer, nous serons conscients d'une gloire transfigurant notre vie et irradiant les choses ordinaires, de telle sorte que la terre, avec ses occupations les plus communes, deviendra comme le vestibule du ciel.

L'épouse de Jonathan Edwards avait été sujette à de grandes fluctuations dans son expérience religieuse et à de fréquentes dépressions, jusqu'à ce qu'elle en vienne au point de renoncer au monde et de s'abandonner pour être possédée par ces puissantes vérités. Mais dès que ce fut le cas, un merveilleux changement eut lieu. Elle commença à éprouver un repos constant et ininterrompu ; une douce paix et sérénité de l'âme ; une réjouissance continuelle dans toutes les œuvres des mains de Dieu, qu'elles soient de la nature ou de la providence quotidienne ; un accès merveilleux à Dieu par la prière, comme si elle Le voyait et conversait immédiatement avec Lui ; toutes larmes essuyées ; tous les troubles et chagrins passés de la vie oubliés, excepté la douleur pour les péchés passés et pour le déshonneur fait à Christ dans le monde ; un sentiment quotidien et sensible de tout faire et souffrir pour Dieu, et de tout faire avec une gaieté, une paix et une joie continuelles et ininterrompues.

Une telle gloire, gage certain de la gloire à venir, est à la portée de chaque lecteur de ces lignes qui osera jour après jour considérer que Christ vit en lui, et qui acceptera de mourir aux énergies et aux impulsions de la vie propre afin qu'il y ait place pour que la vie de Christ se révèle. *« J'ai été crucifié avec Christ »,* disait le plus grand enseignant humain de cette extraordinaire réalité ; *« et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi ; si je vis maintenant dans la chair, je vis dans la foi au Fils de Dieu »* (Galates 2.20).

Les richesses de la gloire de ce mystère.

Quand ce mystère ou secret de la vie divine en l'homme est saisi et mis à profit, il apporte une grande richesse à la vie. Si tous les trésors de sagesse, de connaissance, de puissance et de grâce résident en Jésus, et qu'Il est devenu le résident chéri et honoré de notre nature, il est clair que nous aussi devons être grandement enrichis. C'est comme un homme pauvre qui aurait un ami millionnaire venant vivre avec lui.

Il y a des richesses de patience. La vie n'est facile pour aucun d'entre nous. Aucune branche n'échappe au sécateur ; aucun joyau à la meule ; aucun enfant à la verge. Les gens nous tyrannisent et nous tourmentent presque au-delà de ce qui est supportable. Les circonstances nous mettent à rude épreuve jusqu'à ce que les cordes de nos cœurs menacent de se rompre. Notre système nerveux est surmené par la précipitation et la compétition de notre époque. En vérité, nous avons besoin de patience !

Ne jamais relâcher la vigilance sur soi-même ; ne jamais se laisser aller à critiquer les autres de manière méchante ou irréfléchie ; ne jamais prononcer de parole hâtive, ni permettre la réplique acerbe ; ne jamais se plaindre sauf à Dieu.

Ne jamais permettre aux pensées dures et méfiantes de s'installer dans l'âme ; être toujours plus attentionné envers les autres qu'envers soi-même ; détecter le seul coin de ciel bleu dans le ciel nuageux ; être aux aguets pour trouver une excuse à ceux qui sont revêches et maladroits ; supporter les douleurs et les peines, les privations et les épreuves de la vie, avec douceur, soumission, confiance ; boire la coupe amère, les yeux fixés sur le visage du Père, sans murmure ni plainte : cela nécessite une patience que le simple stoïcisme ne pourrait jamais donner.

Et nous ne pouvons vivre une telle vie avant d'avoir appris à nous prévaloir des richesses du Christ qui demeure en nous. L'apôtre bien-aimé parle d'avoir part à la patience qui est en Jésus (Apocalypse 1.9). Nous le pouvons aussi. Cette patience calme, sans murmure, sans injure, qui a rendu l'Agneau de Dieu muet devant ceux qui le ton-daient, est nôtre.

Robert Hall fut un jour entendu dire au plus fort d'une dispute : « *Calme-moi, Agneau de Dieu !* » Mais nous pouvons aller plus loin et dire : « *Seigneur Jésus, que ta patience s'élève en moi, comme une source d'eau fraîche dans une mer salée !* »

Il y a de très grandes richesses de grâce : « *C'est là vraiment que l'Éternel est magnifique pour nous : Il nous tient lieu de fleuves, de vastes rivières, où ne pénètrent point de navires à rames, et que ne traverse aucun grand vaisseau* » (Ésaïe 33.21).

Voici une image de ce que nous avons, nous qui osons compter sur la présence intérieure de notre Seigneur glorieux, comme Roi, Législateur et Sauveur. Il fait abonder toute grâce envers nous, de sorte que nous avons une suffisance pour toutes les urgences, et pouvons abonder en toute bonne œuvre. Dans Sa force, qui s'élève toujours en nous, nous sommes capables de faire autant que ceux qui sont dotés des plus grands dons intellectuels et naturels, et nous échappons aux tentations de vaine gloire et d'orgueil qui les assaillent.

La grâce de la pureté et de la maîtrise de soi, de la prière fervente et de la compréhension des Écritures, de l'amour pour les hommes et du zèle pour Dieu, de l'humilité et de la douceur, de la bienveillance et de la bonté : tout est en Christ. **Et si Christ est en nous, tout est à nous aussi.** Que nous osions le croire et y puiser, plongeant le vase de la foi dans le puits profond de la présence de Christ en nous, ouvert en nous par le Saint-Esprit !

Il est impossible, dans ces brèves limites, de développer davantage cette merveilleuse pensée. Mais si seulement nous faisons face à chaque appel, difficulté et épreuve, non pas en disant, comme nous le faisons si souvent : « *Je ne serai jamais capable de traverser cela !* » mais en disant : « *Je ne peux pas ; mais Christ est en moi, et Lui le peut !* »

Nous découvririons que toutes les épreuves sont destinées à révéler et déployer la richesse cachée en nous, jusqu'à ce que Christ soit littéralement formé en nous, et que Sa vie soit manifestée dans notre corps mortel (2 Corinthiens 4.10).

Application pratique.

Premièrement. Demeurez tranquille chaque jour pendant un court moment, assis devant Dieu en méditation, et demandez au Saint-Esprit de vous révéler la vérité de la présence intérieure de Christ. Demandez à Dieu qu'Il Lui plaise de vous faire connaître quelle est la glorieuse richesse de ce mystère (Colossiens 1.27).

Deuxièmement. Révérez votre nature comme le temple du Seigneur qui y demeure. Comme l'Oriental ôte ses chaussures et l'Occidental son chapeau en entrant dans l'enceinte d'un temple, soyez très attentif à tout ce qui pourrait souiller le corps ou salir l'âme. Aucune bête ne doit paître dans les parvis du temple. Demandez au Christ de les chasser : « *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira ; car le temple de Dieu est saint, et vous l'êtes* » (1 Corinthiens 3.16-17).

Troisièmement. Hâissez votre propre vie. « *Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple* » (Luc 14.26). Et le mot traduit par « vie » est âme, le siège et le centre de la vie du moi avec ses énergies et activités agitées, ses choix et décisions, ses efforts incessants vers l'indépendance et la direction. C'est le plus grand obstacle à notre jouissance du Christ qui demeure en nous. Si nous voulons acquérir l'habitude de dire « Non », non seulement à notre mauvais moi mais aussi à notre bon moi ; si nous voulons quotidiennement nous livrer à la mort pour l'amour de Jésus ; si nous voulons prendre notre croix et suivre le Maître, même jusqu'à son tombeau, nous deviendrons de plus en plus conscients d'être possédés par une vie plus riche, plus profonde, plus divine que la nôtre.

4. FAIT ! FOI ! SENTIMENT !

Ces trois mots représentent les trois facteurs les plus importants dans le caractère et dans la vie. Nous avons tous affaire à eux sous une forme ou une autre, mais il est par-dessus tout nécessaire que nous les placions dans le bon ordre.

La plupart des gens essaient de mettre le Sentiment en premier, avec autant de succès que s'ils essayaient de construire l'étage supérieur d'une maison avant d'en poser les fondations. Leur ordre est : Sentiments, Faits, Foi ou sentiments, Foi, Faits

D'autres cherchent la Foi d'abord, sans considérer les Faits sur lesquels seuls la Foi et le sentiment peuvent reposer. Ils ressemblent à l'homme qui, désirant se réchauffer par une nuit glaciale, refuse de s'approcher du feu qui brûle vivement dans l'âtre.

Le seul ordre possible qui apportera bénédiction et réconfort au cœur est celui indiqué dans notre titre :

- Les Faits de Dieu, posés comme un fondement d'adamant (inébranlable dans ses intentions).
- Notre foi, les saisissant et s'appuyant sur eux.
- Nos sentiments joyeux, venant, peut-être immédiatement, ou après l'écoulement de jours et de mois, selon la volonté de Dieu.

Les faits.

Les faits qui nous sont rapportés dans la Bible sont comme des pierres de gué à travers un ruisseau. Avant d'atteindre les bas-fonds où elles se trouvent, vous vous demandez comment vous allez traverser, mais en descendant jusqu'au bord de l'eau, elles couvrent l'espace d'une rive à l'autre. Quand vous en avez atteint une, vous pouvez passer à une autre, et ainsi traverser. Il est absurde de consulter ses sentiments, ou de chercher la foi, alors qu'on est encore loin du bord du ruisseau, ou si vous persistez à aller au-dessus ou au-dessous de ce pont primitif de pierres. Vous devez descendre jusqu'à elles, les considérer, voir combien elles sont solidement fixées dans le lit vaseux, remarquer avec quelle facilité les villageois passent et repassent ; alors vous vous sentirez capable de leur faire confiance, et finalement, le cœur léger et avec un grand sentiment de soulagement, passer de l'une à l'autre.

Rappelons-nous quelques faits qui peuvent nous aider d'abord à la foi, puis au sentiment.

C'est un fait que Dieu aime chacun de nous avec l'amour le plus tendre et le plus particulier. Vous pouvez ne pas le croire ou le ressentir ; le chaud soleil d'été peut briller contre votre fenêtre aux volets et rideaux fermés sans se faire voir ou sentir à l'intérieur, mais votre incapacité à réaliser et apprécier le fait de l'amour de Dieu envers vous ne peut en altérer la réalité.

C'est un fait qu'en Jésus tout obstacle a été ôté du chemin de votre pardon et de votre acceptation immédiats. Dieu était dans le Sauveur mourant, ôtant le péché, portant nos péchés en son propre corps sur le bois, réconciliant le monde avec lui-même (2 Corinthiens 5.19 ; 1 Pierre 2.24). Vous pouvez ne pas croire cela, ou ne pas en ressentir la joie, mais cela ne change rien au fait que c'est ainsi.

Après la signature de la paix entre le Nord et le Sud dans la grande guerre américaine, il y avait des soldats cachés dans les bois, se nourrissant de baies, qui auraient pu rentrer chez eux. Soit ils ne connaissaient pas, soit ils ne croyaient pas à la bonne nouvelle, et ils ont continué à mourir de faim longtemps après que leurs camarades eurent été accueillis par leurs femmes et leurs enfants. La perte était la leur, mais leur manque de connaissance ou de foi n'a pas changé le fait que la paix était proclamée et que la porte était grande ouverte pour leur retour.

Un ami peut avoir payé toutes mes dettes dans mon village natal, d'où j'ai fui, craignant l'arrestation et le déshonneur. Il peut l'avoir fait si promptement que mon crédit n'a jamais été entamé, ni ma bonne réputation perdue. Il se peut que tout l'ancien amour et honneur m'attendent pour m'accueillir. Il peut me l'avoir dit ; mais si je continue à m'absenter et refuse de retourner, ma folie à cet égard ne peut défaire ces actes bienfaisants, bien qu'elle perpétue ma misère.

C'est un fait qu'aussitôt qu'une âme fait confiance à Christ, elle naît dans la famille de Christ et devient un enfant. Il n'y a aucun doute à ce sujet. Vous pouvez ne pas vous sentir bien, ou fervent, ou anxieux ; vous pouvez même être conscient d'un échec récent. Vous pouvez passer vos jours sous un voile de sombre dépression ; mais si vous avez reçu Christ, et avez vraiment mis votre confiance en lui, vous êtes né de nouveau, non pas de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu (Jean 1.13). Vous pouvez être un enfant prodigue ou incohérent, mais vous êtes un enfant. Si vous étiez sage, vous prendriez la place de l'enfant à la table du Père, et jouiriez de son sourire. Ils vous attendent.

Mais si vous restez encore dehors dans le froid, comme le frère aîné dans la parabole, vous ne changez pas le fait que votre place est prête pour que vous l'occupiez quand vous le voudrez.

C'est un fait que Dieu prend ce que nous donnons, et dès que nous le donnons. Il n'y a pas de long intervalle. Quand nous lâchons prise, il reçoit. Quand nous nous plaçons sur son autel, nous sommes immédiatement scellés comme siens. Quand nous nous consacrons, il accepte. L'acte divin est instantané. Vous pouvez ne pas en être conscient, et continuer à vous donner jour après jour. Si vous le faites, vous vous chargez d'une anxiété inutile ; vous continuez à offrir ce qui n'est plus maintenant vôtre à donner, et vous perdez la béatitude de réaliser ce que c'est que d'être la propriété absolue, le bien et l'esclave du Maître béni ; mais votre erreur ne peut altérer le fait que Dieu vous a pris au mot quand vous vous êtes donné à lui pour la première fois dans un acte solennel de consécration : « *Que dirons-nous donc ? Si quelques-uns n'ont pas cru, leur incrédulité anéantira-t-elle la fidélité de Dieu ? Loin de là !* » (Romains 3.3-4).

C'est un fait qu'en Jésus-Christ nous sommes assis dans les lieux célestes. Nous ne pouvons pas modifier cela. Nous pouvons ne pas le croire, ou ne pas nous prévaloir de tous les privilèges que cela implique, ou ne pas jouir de la béatitude de la proximité avec Jésus ; mais telle est néanmoins notre position légitime dans l'ordre divin. Si nous sommes unis à Jésus par le plus mince fil de foi, nous sommes autant un avec lui que les saints les plus élevés ; et là où se trouve la Tête, là se trouve aussi le Corps.

En lui nous sommes morts sur la croix, et avons ainsi satisfait aux justes exigences de la loi sainte. En lui nous avons reposé dans le tombeau, et sommes ainsi sortis de la région gouvernée par le prince de la puissance de l'air. En lui nous sommes ressuscités et montés bien au-dessus de toute domination, de toute autorité, de toute puissance, de tout titre qui peut se donner, non seulement dans le siècle présent, mais encore dans celui qui est à venir (Éphésiens 1.21).

Satan est-il sous les pieds de Christ ? **Dans le dessein de Dieu, il est aussi sous les nôtres.** La mort et le tombeau sont-ils pour toujours derrière Christ ? Ainsi, dans le dessein de Dieu, nous sommes passés du côté de Pâques de l'un et de l'autre, et nous sommes au vent de la tempête. En ce qui concerne leur aiguillon ou leur terreur, ils sont comme les Égyptiens morts sur le rivage de la mer. Le grand Souverain Sacrificateur est-il passé à travers les cieux au-delà du voile ? Ainsi, dans le dessein de Dieu, nous aussi sommes passés du parvis extérieur au Lieu Saint, où nous offrons des dons, des sacrifices, des supplications et des intercessions pour tous les hommes (Hébreux 13.15 ; 1 Timothée 2.1).

Tout cela peut paraître irréel et impossible, comme l'idée d'être l'épouse d'un prince pour une pauvre Cendrillon, mais c'est néanmoins notre véritable position. Ce sont les faits du monde éternel, que vous en profitez ou non. Il existe de nombreux cas attestés d'esclaves mourant de faim en captivité parce qu'ils ne voulaient pas profiter de la liberté ; et de nobles vivant une vie dure et difficile parce qu'ils ne voulaient pas revendiquer leurs droits !

C'est un fait qu'une part du don de la Pentecôte attend chaque membre de Christ. Il a reçu des dons même pour les rebelles (Psaume 68.18). À chacun la grâce a été donnée (Éphésiens 4.7). La promesse du Saint-Esprit est pour vous, pour vos enfants, et pour tous ceux qui sont au loin, en aussi grand nombre que le Seigneur notre Dieu les appellera (Actes 2.39). Sans aucun doute, vous avez une part dans cette effusion, cette onction divine, cette merveilleuse puissance dans le service, qui a transformé les apôtres de timides brebis en lions au combat. Vous n'avez peut-être jamais fait valoir votre droit, mais il n'y a aucune grâce que d'autres possèdent que vous ne puissiez obtenir. « *Toutes choses sont à vous* » (1 Corinthiens 3.21). Dieu vous a transmis les richesses insondables de Christ.

« *Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment* » (1 Corinthiens 2.9). Tous les trésors de grâce, d'amour et de puissance sont vôtres en Christ, s'accumulant pour vous dans la Banque de Dépôt Divine. Il semble mille fois dommage que vous viviez une vie de mendiant alors que de telles richesses et une telle puissance sont vôtres ; mais si vous persistez à le faire, votre folie et votre aveuglement n'altèrent pas le fait que la plénitude de Dieu est vôtre en Christ.

Voici quelques-uns de ces faits, révélés dans la Parole de Dieu, qui nous conduiront par-delà le ruisseau des émotions troubles vers un terrain ferme. Cessons de nous inquiéter au sujet de notre foi, ou de prendre le pouls de nos émotions, et venons nous reposer sur eux, assurés qu'ils sont plus stables que le ciel et la terre.

La foi.

Si vous voulez une foi véritable, n'y pensez pas, mais détournez votre regard vers les faits dont nous avons parlé. Nous ne trouvons aucune difficulté à faire confiance à nos amis, parce que nous ouvrons nos cœurs, comme des fenêtres orientées au sud, à leur amour. Nous nous rappelons toutes leurs interventions en notre faveur.

Nous nous souvenons de tout ce qu'ils ont promis et accompli. Où serait notre difficulté concernant la foi si nous cessions de nous en inquiéter, et que nous étions occupés avec l'objet de la foi : Jésus-Christ notre Seigneur ?

La foi est plus qu'un Credo. Dans un credo, nous croyons à propos d'une personne ou d'une circonstance ; mais dans la foi, nous plaçons notre confiance en une personne. Nous ne devons pas seulement croire à propos de Christ, mais en lui, comme le fit Livingstone, lorsqu'une fois, à la tombée de la nuit, il fut confronté à une armada de sauvages en furie et fut tenté de s'enfuir dans l'obscurité ; mais son regard tomba sur la très belle promesse : « *Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde* » (Matthieu 28.20), et il écrivit : « *Je me suis endormi parce que je savais que c'était la parole d'un parfait gentleman !* » Ne croyez pas à propos de Christ, mais en lui.

La foi s'intéresse à une personne. Nous sommes sauvés et bénis par la foi qui traverse les faits de la vie de notre Sauveur pour parvenir à lui-même. Nous ne nous reposons pas sur l'expiation, mais sur Celui qui l'a accomplie ; pas sur la mort, mais sur Celui qui est mort ; pas sur la résurrection, mais sur Celui qui est ressuscité, monté au ciel, et vit à jamais pour intercéder ; pas dans des déclarations à son sujet, mais en Celui dont elles parlent.

Bien souvent, celui qui cherche demande : « *Ai-je la bonne sorte de foi ?* » C'est une question nécessaire, car il existe une foi morte et factice qui nous fera défaut dans la crise suprême, comme les conserves mal étamées ont fait défaut à l'expédition arctique qui, en retournant à leur cairn de provisions, les a trouvées inutilisables et est morte de faim.

Il y a une réponse simple : « *Toute foi qui se tourne vers Jésus est la bonne foi !* » Elle peut ne pas apporter de ravissement de conscience. Elle peut être aussi faible que le toucher de la femme sur le bord de son vêtement. Elle peut être petite et insignifiante comme un grain de sénevé. Elle peut être désespérée comme le cri de Pierre : « *Seigneur, sauve-moi !* » (Matthieu 14.30). Mais si son aspiration la plus profonde est Christ, Christ, Christ, c'est le fil ténu qui conduira l'âme perdue à travers des passages souterrains, dans lesquels elle aurait été presque submergée, vers la lumière de la vie.

La vraie foi compte sur la fidélité de Dieu. Dans ma jeunesse, je cherchais à obtenir une foi plus grande en considérant combien Dieu était grand, combien riche, combien fort ; pourquoi ne me donnerait-il pas de l'argent pour son œuvre, puisqu'il était si riche ? Pourquoi ne porterait-il pas tout le fardeau de mes responsabilités, puisqu'il était si puissant ?

Ces considérations m'ont cependant moins aidé que ma conviction désormais certaine qu'il est absolument fidèle ; fidèle à ses engagements d'alliance en Christ, fidèle à ses promesses, et fidèle à l'âme qui, à son appel clair, s'est lancée dans quelque entreprise pour lui. Nous pouvons perdre courage et espoir, notre tête peut avoir le vertige et notre cœur défaillir, l'ami et le bien-aimé peuvent se tenir à distance, les voix moqueuses de nos ennemis suggérer que Dieu a oublié ou abandonné ; mais il demeure fidèle, il ne peut se renier lui-même (2 Timothée 2.13), il ne peut renier l'enfant impuissant qu'il a engendré, parce qu'il souffre ; il ne peut rejeter les responsabilités qu'il a assumées. Il a fait, et il doit porter.

Bien souvent, je suis allé à Dieu dans un besoin extrême, aggravé par une dépression nerveuse et un cœur malade, et j'ai dit : « *Ma foi vacille. Sa main semble paralysée, son œil aveuglé, son ancien chant joyeux réduit au silence pour toujours. Mais toi, tu es fidèle, et je compte sur toi !* » L'âme aime aller au-delà des promesses de Dieu pour atteindre Celui-même qui les a faites, comme l'épouse n'a pas besoin de citer les engagements pris par son mari lors de la cérémonie de mariage quand elle est sûre de lui et qu'elle sent la pression de sa main.

Ne vous troublez pas au sujet de votre foi ; comptez sur la fidélité de Dieu. S'il vous demande de marcher sur l'eau, il sait qu'il peut vous ramener sain et sauf jusqu'à la barque. Quand un guide alpin vous fait traverser un passage glacé escarpé, il considère si, dans l'éventualité de votre effondrement total, il n'est pas capable de vous porter par la force de sa poigne de fer et de sa robuste stature.

Ce que le fer est au sang, la pensée de la fidélité de Dieu l'est à la foi. « *C'est par la foi que Sara elle-même... reçut la force de concevoir... parce qu'elle crut à la fidélité de celui qui avait fait la promesse* » (Hébreux 11.11) ; Abraham « *fut fortifié par la foi, donnant gloire à Dieu* » (Romains 4.20).

La foi porte du fruit. Elle ne peut s'en empêcher, parce qu'elle lie l'âme à Christ, de sorte que l'énergie de sa vie se déverse en elle par l'artère de la foi, et, comme elle y entre, elle doit se frayer un chemin pour en sortir. Le fruit est, pour ainsi dire, forcé de sortir de l'âme croyante. Pourquoi l'alouette chante-t-elle ? Elle ne peut s'en empêcher, parce que l'esprit du printemps a été versé dans son cœur. Pourquoi la branche porte-t-elle du fruit ? Elle ne peut s'en empêcher, parce que les forces vitales montent sans cesse de la racine. Pourquoi un enfant court-il à la rencontre de sa mère ? Il ne peut s'en empêcher, parce que son cœur a absorbé sa nature. Ainsi le croyant, uni à Christ, reçoit grâce pour grâce (Jean 1.16), et de l'abondance de sa présence intérieure, sa vie parle.

Il n'est pas difficile d'obtenir une foi comme celle-ci. Mettez votre volonté du côté de Christ, non pas un souhait passager, mais le désir et le choix entiers de votre être. Soyez disposé à croire ; ou soyez disposé à être rendu disposé à croire. Levez vos yeux vers Christ. Si vous ne pouvez pas le voir, regardez vers l'endroit où vous pensez qu'il se trouve. Rappelez-lui qu'il est « *le chef et le consommateur de la foi* » (*Hébreux 12.2*), et que c'est son don. Réclamez-la de lui, et considérez qu'en réponse à votre appel il confère ce don inestimable. Vous ne ressentirez peut-être pas la foi, mais vous vous trouverez inconsciemment en train de penser à Christ, de compter sur Christ, d'aller vers Christ ; et cet engagement de l'âme avec Christ est la foi.

Soyez attentif à la tendre plante qui a ainsi été plantée en vous. Donnez-lui beaucoup de soleil. Vivez hors de vous-même dans la considération de ce qu'est Christ. Nourrissez la foi de sa nourriture naturelle qu'est la promesse, et laissez-la respirer son air naturel sur les collines de la communion. Traitez toutes les suggestions de doute comme vous traiteriez des questions sur la fidélité de votre ami le plus cher. Évitez le souffle froid qui provient des livres et des conversations sceptiques. Assurez-vous de vivre selon vos plus hautes conceptions du devoir envers Dieu et l'homme.

Votre foi sera en proportion exacte de votre obéissance. L'incapacité à faire confiance dénote presque toujours quelque manquement à obéir. Si la foi vacille, demandez-vous si vous n'avez pas lâché le fil de l'obéissance, et retournez à l'endroit où vous l'avez perdu. Christian ne pouvait affronter les lions avant d'avoir tristement retracé ses pas jusqu'au berceau où il s'était endormi et d'avoir récupéré son rouleau.

La foi est par excellence la faculté réceptive. Elle ne considère pas seulement que Dieu donne, mais elle tend la main pour prendre. « *Mais à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu* » (*Jean 1.12*). Nous recevons la réconciliation du Seigneur qui est mort, et nous recevons l'abondance de la grâce de Dieu du Seigneur qui vit à jamais, afin que nous régnions dans cette vie mortelle (*Romains 5.11-17*). Les beaux vêtements sont préparés, la foi s'en revêt. L'armure est suspendue au mur, la foi s'en revêt. L'eau de la vie jaillit à ses pieds, mais la foi la recueille, comme l'ont fait les trois cents hommes de Gédéon. La foi traite ainsi directement avec Dieu.

Elle ne voit pas simplement ses dons comme le passant voit les bijoux dans la vitrine, mais elle sait que tous les insignes royaux du royaume de Dieu sont siens, et elle les prend comme elle veut. Elle entend la voix de son Père qui dit : « *Mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi* » (*Luc 15.31*). Il ne suffisait pas que Dieu donne le pays de Canaan par promesse et alliance à la race élue.

Ils devaient y entrer pour en prendre possession, poser le pied sur son sol, cultiver ses terres et vivre de ses riches produits. Il doit en être de même pour le croyant. Il est d'abord uni à Jésus par une foi vivante, qui repose en lui comme Sauveur, Ami et Roi ; puis il considère que le Fils de Dieu est parfaitement capable de faire de lui son cohéritier de toute sa richesse sans limites ; et, enfin, il apprend l'art de recevoir et d'utiliser le riche héritage, et d'année en année repousse les limites de sa possession plus loin, s'appropriant de plus en plus cette vaste étendue de territoire qui lui a été assignée en Jésus.

Oh ! colon sur le continent sans limites de la plénitude de Dieu en Jésus, monte sur la très haute montagne. Regarde bien vers le nord, le sud, l'est et l'ouest, et contemple « *quelle est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur* » de l'amour de Christ (Éphésiens 3.18). Tout est à toi, depuis le fleuve du Temps qui prend sa source à tes pieds jusqu'à la mer ultime de l'Éternité. Ne sois pas négligent pour monter et posséder le pays, et pour hériter de tout ce que Dieu t'a librement accordé dans le Fils de son amour.

Les sentiments.

Nos sentiments sont très trompeurs, car si facilement influencés de l'extérieur. Ils sont affectés par l'état de notre santé, les changements de temps, la compagnie ou l'absence de ceux qui nous aiment. Quand l'air est léger, que le soleil brille et que nous avons bien dormi, nous sommes plus susceptibles de nous sentir disposés envers Dieu que lorsque le brouillard dégoulinant de novembre trempe les bois. Le Père qui nous a créés et connaît notre nature comprend cela ; à tel point que lorsqu'Élie, après la tension du Carmel, sa fuite rapide et sa déception devant l'obstination persistante de Jézabel, se jeta sous le genêt et demanda une mort rapide, Dieu lui envoya le sommeil pour son système nerveux épuisé et de la nourriture pour sa faim (1 Rois 19.5-8).

En règle générale, la foi porte du fruit dans le sentiment. « *Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ... Et non seulement cela, mais nous nous glorifions même en Dieu* » (Romains 5.1-11).

« *Lui que vous aimez sans l'avoir vu, en qui vous croyez sans le voir encore, vous réjouissant d'une joie ineffable et glorieuse* » (1 Pierre 1.8).

Quand le fils prodigue revint, le père ordonna qu'on tue le veau gras, disant : « *Car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils commencèrent à se réjouir* » (Luc 15.24).

Il y a le soulagement d'un lourd fardeau de péché, l'extase du pardon, la lumière de la face du Père, le sentiment de droiture, le regard serein sur l'avenir. Quand le Roi vient vers les siens, les cloches font retentir leurs carillons dans l'air qui attend, comme enivrées de joie !

Un sentiment de bonheur et de bénédiction est l'effet de l'œuvre de l'Esprit sur l'âme. « *Mais le fruit de l'Esprit, c'est l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la benignité, la fidélité, la douceur, la tempérance* » (Galates 5.22-23). Il est les arrhes de notre héritage, et bien que dans notre minorité nous ne puissions espérer entrer dans la plénitude de notre héritage, nous avons le privilège d'en goûter les prémices. Il y a des avant-goûts du fleuve de ses délices (Psaume 36.8), et des notes éparses du chœur complet de la félicité. Quand le Saint-Esprit révèle l'Époux, le cœur aimant est joyeux, même si les noces ne sont pas encore célébrées.

Mais l'absence de sentiment n'indique pas toujours que nous avons tort. Il peut y avoir des causes, comme nous l'avons vu, qui expliquent notre dépression. Il se peut que Christ veuille nous enseigner à distinguer entre l'amour et l'émotion de l'amour, entre la joie et le ravissement de la joie, entre la paix et le sentiment de paix. Ou peut-être désire-t-il vérifier si nous nous attachons à lui pour lui-même ou pour ses dons.

Les enfants saluent leur père depuis la fenêtre, alors qu'il tourne le coin et descend la rue. Il entend la course de leurs pieds dans le couloir tandis qu'il insère sa clé dans la porte. Mais un jour, il commence à se demander s'ils l'accueillent pour l'amour qu'ils lui portent ou pour les cadeaux dont il n'oublie jamais de remplir ses poches. Un jour, donc, il les prévient dûment qu'il n'y aura pas de cadeaux quand il rentrera le soir. Leurs visages s'assombrissent, mais quand l'heure du retour arrive, ils sont à la fenêtre comme d'habitude, et il y a le même piétinement de petits pieds vers la porte. « *Ab !* », dit-il, « *mes enfants m'aiment pour moi-même !* » et il est heureux.

Notre Père coupe parfois l'approvisionnement de joie, et nous laisse avoir faim, afin qu'il puisse savoir ce qui est dans nos cœurs, et si nous l'aimons pour lui-même (Deutéronome 8.2). Si nous nous accrochons encore à lui comme Job l'a fait, il est heureux, et restaure les consolations à ses affligés avec les deux mains.

Recherchez le sentiment et vous le manquerez ; contentez-vous de vivre sans lui, et vous aurez tout ce dont vous avez besoin. Si vous êtes toujours en train de remarquer les battements de votre cœur, vous provoquerez une maladie cardiaque. Si vous vous emmitoufflez constamment contre le froid, vous deviendrez très sujet aux frissons. Si vous pensez perpétuellement à votre santé, vous induirez la maladie.

Si vous consultez toujours vos sentiments, vous vivrez dans une terre sèche et assoiffée, où il n'y a point d'eau : « *Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra* » (Matthieu 16.25).

Soyez indifférent à l'émotion. Si elle est là, soyez reconnaissant ; si elle est absente, continuez à faire la volonté de Dieu, en comptant sur lui, en parlant bien de lui derrière son dos, et, par-dessus tout, en ne donnant aucun signe de ce que vous souffrez, de peur d'être une pierre d'achoppement pour les autres. Alors la joie vous submergera comme un flot. Il vous fera asseoir à sa table, et se ceindra pour vous servir (Luc 12.37).

Mises en garde.

Il y a cinq mises en garde finales pour la culture de la vie dévote, dont l'attention aboutira généralement à une joie et une paix saintes.

Premièrement. Nous devons être tranquilles devant Dieu. La vie autour de nous, à cette époque, est éminemment une vie de précipitation et d'effort. C'est l'âge du train express et du télégraphe électrique. Les années sont comprimées en mois, et les semaines en jours. Cette hâte fébrile menace la vie religieuse. Le courant a déjà pénétré dans nos églises et agité leurs bassins tranquilles.

Les réunions s'accumulent sur les réunions. Les mêmes âmes énergiques se trouvent à toutes, et sont engagées dans de nombreuses bonnes œuvres en plus. Mais nous devons prendre garde de ne pas substituer l'actif au contemplatif, la vallée au sommet de la montagne. Ni l'un ni l'autre ne peut être séparé de l'autre en toute sécurité. Les brebis doivent entrer et sortir. Le sang doit revenir au cœur pour être rechargé et préparé à être propulsé de nouveau vers les extrémités.

Nous devons prendre le temps d'être seuls avec Dieu. Le lieu secret et la porte fermée sont indispensables. Nous devons perdre l'éclat de la piazza ensoleillée pour pouvoir voir les calmes figures angéliques penchées au-dessus de l'autel. Nous devons échapper au vacarme du monde, pour nous habituer aux accents de la voix douce et subtile.

Comme David, nous devons « *nous asseoir devant l'Éternel* » (1 Chroniques 17.16). Heureux sont ceux qui ont un observatoire dans la maison de leur cœur où ils peuvent souvent se retirer sous la grande arche de l'Éternité, tournant leur télescope vers les puissantes constellations qui tournent au-delà de la fièvre de la vie, et atteignant des régions où le souffle de l'approbation ou de la censure humaine ne peut les suivre !

Ce n'est que dans de tels moments que les meilleurs dons spirituels apparaîtront à notre vision, ou que nous aurons la grâce de les recevoir. Il est impossible de se précipiter dans la présence de Dieu, de saisir tout ce qui nous plaît, et de s'enfuir avec. Tenter cela ne mènera qu'à l'illusion et à la déception. La nature ne dévoilera pas sa beauté la plus rare au touriste de passage. Les tableaux qui sont le résultat d'une vie de travail ne révèlent pas leur beauté secrète au flâneur qui parcourt une galerie. Aucune charte ne peut être lue d'un coup d'œil. Et le meilleur de Dieu ne peut être nôtre sans une attente patiente en sa sainte présence. Les superficiels peuvent se contenter d'une parabole, d'une jolie histoire, mais il ne leur est pas donné de connaître les mystères du Royaume des Cieux (Matthieu 13.11).

Deuxièmement. Nous devons être possédés par un désir ardent. Il y a une différence entre souhaiter une chose et la vouloir. En une seule heure, nous pouvons souhaiter cent objets différents, et les oublier. Mais combien différente de cela est la détermination ferme, la résolution arrêtée de la volonté !

Le garçon aperçoit un équipement pour son sport, l'étudiant un livre précieux, l'amoureux un ornement rare et serti de pierres qu'il convoite pour celle qu'il aime, et dans chaque cas, la volonté est travaillée jusqu'à ce qu'elle se résolve à acquérir à tout prix. Alors la privation, le sacrifice de soi et l'attente sont joyeusement acceptés. Rien ne peut éteindre ou ralentir la détermination qui poursuit ardemment sa quête. Il en est de même pour nous. Nous devons avoir faim et soif ; nous devons être possédés par un désir fort et passionné ; nous devons être résolus même à user de violence pour prendre le Royaume des Cieux (Matthieu 11.12).

Les expressions de l'Écriture sont toutes si intenses ; le cerf soupire après les courants d'eau (Psaume 42.1) ; Jacob ne laissera pas partir l'ange (Genèse 32.26) ; la veuve importune le juge inique jour et nuit (Luc 18.5). Nous aussi pouvons avoir ce désir ardent si nous laissons l'Esprit de Dieu le produire dans nos cœurs. Mais le marchand doit être déterminé à chercher et trouver la perle de grand prix (Matthieu 13.46). Nous devons nous efforcer d'entrer par la porte étroite (Luc 13.24). Nous devons lutter comme l'athlète pour la couronne (1 Corinthiens 9.25).

Troisièmement. Nous devons avoir une promesse en main. C'est la vraie méthode pour traiter avec Dieu. Cherchez dans la Bible une parole sainte qui correspond exactement à votre cas. Il ne sera pas difficile d'en trouver une, puisqu'elle abonde en incidents personnels, tirés de toutes les variétés concevables de la vie.

Puis, quand elle aura été découverte, et peut-être portée en vous par l'Esprit divin, prenez-la avec vous dans la présence de Dieu, ou placez votre doigt dessus en passant dans la chambre de présence d'un pas feutré et révérencieux. Les promesses sont notre inventaire de possessions, et notre besoin devrait nous faire rechercher et réclamer la bénédiction destinée à y répondre.

Quatrièmement. Comptez sur Dieu. Si vous désirez des dons spirituels, non pour votre propre satisfaction, mais pour la gloire de Christ ; si, pour autant que vous le sachiez, votre cœur est débarrassé du mal, et votre vie des habitudes pécheresses ; si vous percevez que la promesse est pour vous, parce que vous êtes non seulement un fils, mais un héritier de Dieu, et un cohéritier avec Christ (Romains 8.17) ; si vous ressentez un désir ardent que Dieu a instillé pour vous conduire à ce point précis : alors ouvrez grand votre bouche, et croyez que Dieu la remplit (Psaume 81.10). Ouvrez tous les volets, et croyez que la lumière entre. Ouvrez largement chaque ouverture, et croyez que vous avez reçu ce dont vous aviez besoin et ce que vous cherchiez. Il vous sera fait selon votre foi (Matthieu 9.29).

En un moment de besoin, ou quand vous vous y attendez le moins, ou lorsque vous êtes engagé dans vos labours habituels, une joyeuse conscience de joie, de paix, de proximité avec Christ, ou de pouvoir sur les autres, sera la preuve que vous avez bien reçu.

Cinquièmement. Nous devons prendre soin des autres. Aucune vie ne peut être bénie si elle est centrée sur elle-même et enfermée, comme la Mer Morte, par des murs géants. Le secret de posséder est de donner ; d'apprendre est d'enseigner ; de monter sur le trône est de s'abaisser pour laver les pieds des disciples.

Pensez plus aux autres qu'à vous-même, et votre propre vie ne sera jamais aussi riche et prospère : « *Je veux, je veux, je veux que les chrétiens aillent dans le monde entier et répandent l'Évangile !* » Ces mots, prononcés avec un souffle laborieux, furent presque les derniers prononcés par un serviteur chrétien bien-aimé.

5. POURQUOI SIGNER L'ENGAGEMENT ?

Le sentiment en faveur de l'abstinence totale des boissons fortes croît rapidement. Par les efforts et l'abnégation de dizaines de milliers de personnes, une forte opinion publique se forme, comme un puissant brise-lames.

Un frein est mis à la marche en avant de l'ivrognerie, et mainte barque, battue par la furie de la passion et de la complaisance envers soi-même, est amarrée en sécurité dans le havre, à l'abri de la ruine totale, et capable de réparer son terrible naufrage. Heureux sommes-nous qui vivons en un tel temps ! Faisons de notre mieux pour construire nos quelques pierres dans ce grand brise-lames, qui n'est constitué que par le petit travail de bâtisseurs inconnus et bientôt oubliés.

Un moyen important par lequel tant de choses ont été accomplies a été l'usage de l'engagement. Humainement parlant, sans l'engagement, le sentiment actuel en faveur de l'abstinence totale n'aurait pas été possible. Et ce serait une grave erreur si la signature de l'engagement tombait un jour en désuétude ou devenait un objet de mépris. Nous ne devons pas repousser du pied l'échelle par laquelle nous sommes montés.

Et pourtant, dans certains milieux, il existe une disposition à penser et à parler à la légère de l'engagement.

- « *Oh !* » dit l'un, « *je peux rester abstinent sans signer votre engagement !* »
- « *Oui !* » dit un autre, « *c'est puéril de renoncer à sa liberté par écrit !* »
- « *C'est peut-être très bien !* » dit un troisième, « *pour certains de le faire, mais ce n'est pas le cas pour moi !* »

Pourquoi, alors, devrions-nous signer l'engagement d'abstinence totale ? Dix raisons de signer l'engagement

Premièrement. Signez l'engagement : c'est votre protestation contre les boissons fortes. Il est temps pour toute personne réfléchie d'élever une protestation solennelle contre les boissons fortes, qui chaque année infligent de si terribles ravages parmi notre race.

Qui peut rester indifférent aux malheurs qu'elles apportent aux cœurs et aux foyers, aux villages et aux villes, aux pays et aux continents ? Les Hindous ont bien raison de l'appeler « eau de honte ». Il n'y a pas une maison où vous ne puissiez trouver ses victimes. Il n'y a pas un journal qui n'enregistre ses outrages diaboliques. Il n'y a pas un officier public qui ne pourrait porter un témoignage accablant contre elle.

Nous ne pouvons pas faire grand-chose, mais faisons ce que nous pouvons. Nous avons une voix, le droit de crier oui ou non, le pouvoir d'approuver ou de protester. Utilisons-les par tous les moyens du bon côté. Et si nous ne pouvons exprimer nos sentiments d'aucune autre manière, signons au moins une déclaration solennelle sur papier que nous ne toucherons plus jamais l'ennemi le plus cruel qui se soit jamais délecté de larmes et de sang humains.

Deuxièmement. Signez l'engagement : cela sera bénéfique pour votre santé. L'alcool n'est pas plus nécessaire à la santé que n'importe quel autre agent chimique ou médicamenteux. Il excite le cœur, entrave la digestion, perturbe le foie et abrutit le cerveau. Il procure une chaleur et un stimulant momentanés, mais vous devez les payer ensuite par une diminution inévitable de la chaleur vitale, de la force animale et de la force mentale. Même en quantités modérées, il agit comme un irritant et un poison.

L'athlète, en entraînement pour une course d'aviron, un combat de boxe ou une course à pied, doit absolument renoncer à l'usage de l'alcool ; et si les hommes n'en ont pas besoin pour de tels efforts extraordinaires, pourquoi en auriez-vous besoin pour des efforts ordinaires ? Les récentes expéditions anglaises en Abyssinie, au Transvaal et en Égypte ont prouvé que si un général souhaite que ses troupes effectuent des marches forcées ou subissent des fatigues inhabituelles, il doit substituer le café au grog.

Les extrêmes du cercle arctique et du soleil tropical sont mieux supportés avec de l'eau froide, comme le prouve l'expérience de nombreux explorateurs et voyageurs. Les tables des compagnies d'assurance montrent que cent buveurs modérés meurent pour soixante-treize abstinents, et de nombreuses compagnies ont une section spéciale pour offrir aux abstinents les avantages de l'assurance à un prix moindre.

Ce serait une révélation parfaite pour certains qui lisent ces mots s'ils voulaient bien essayer l'abstinence totale. Vos appétits seraient meilleurs, vos esprits seraient plus clairs, vos nerfs seraient plus forts, et tout votre système gagnerait en forme et en tonus.

Troisièmement. Signez l'engagement : cela vous fera gagner du temps. Nous n'avons qu'une seule courte vie à vivre, et nous ne pouvons nous permettre de jeter les moments précieux comme des diamants dans le torrent qui coule à nos côtés.

Combien de jours au début de la semaine sont passés par nos classes ouvrières dans des débits de boisson qui représentent une perte sèche pour eux, leurs familles et le pays ! Combien d'heures sont passées par les employés et les voyageurs de commerce au cours de la semaine, aux comptoirs des gares et des restaurants, qui pourraient être semées des graines d'une moisson dorée ! Combien de soirées sont plus que gaspillées en compagnie conviviale, qui pourraient être passées en récréation innocente et salubre, ou à acquérir des connaissances qui ouvriraient mainte porte fermée ! De tout cela vous échapperiez, si vous signiez l'engagement.

Quatrièmement. Signez l'engagement : cela sauvera votre bourse. Asseyez-vous et calculez combien vous dépensez par jour en boisson, non seulement pour vous-même, mais aussi pour ceux que vous régalez. Cela représentera une somme respectable au cours de l'année. Ajoutez à cela l'argent que vous pourriez gagner pendant le temps que vous perdez maintenant. Ajoutez à cela toutes les sommes gaspillées inutilement dans la compagnie où les habitudes de boisson vous entraînent. Et quand tout est additionné, cela ne ferait-il pas un joli pécule pour les jours difficiles, ou pour la maladie et la vieillesse ?

Je dis souvent à ceux qui signent mes cartes d'engagement qu'il y a un billet de 500 dollars caché à l'intérieur du carton double.

Cinquièmement. Signez l'engagement : cela vous sauvera de la tentation. Vous n'avez aucune intention de devenir un ivrogne ; vous méprisez cette pensée. Mais il existe un risque que vous le deveniez, tant que vous jouez avec la boisson. Vous la prenez maintenant pour la société, mais vous en viendrez à la prendre pour elle-même. Vous ne pouvez être sûr que la consommation quotidienne d'alcool ne fera pas pour vous ce qu'elle a fait pour des myriades de personnes, en excitant une soif, maintenant peut-être dormante, mais qui, une fois éveillée, sera insatiable !

Des hommes sages, des hommes bons, des hommes forts ont été maîtrisés par cette soif terrible, eux qui ne s'attendaient pas plus à une telle chose que vous. N'est-ce pas folie, alors, pour vous de courir le risque de la créer ? Pourquoi ne pas arrêter immédiatement, avant que cette soif n'ait été éveillée ?

Tu me dis qu'il te semble difficile de te passer de la Boisson. C'est là un signe certain que cet appétit maudit a pris pied en toi. Saute du wagon avant qu'il ne dévale la pente. Dirige le bateau vers une crique avant qu'il ne soit pris par les rapides au-dessus des chutes. Force le pied fourchu à ressortir par la porte avant que le démon n'ait le temps de pousser tout son corps dans ton cœur et ta vie. Fais-le immédiatement. Fais-le maintenant.

Tu demandes à ne pas être conduit en tentation, alors n'y va pas. Les débits de boisson sont bien nommés « ombres » et « caveaux ». Ce sont les ombres de la mort, et des caveaux pour l'ensevelissement de tout ce qu'il y a de plus noble et de meilleur chez les hommes. Évite-les. Passe ton chemin. Refuse d'y entrer à moins que le Bon Berger ne t'y envoie pour trouver une brebis perdue.

Sixièmement. Signez l'engagement : cela constituera un point de départ précis dans votre histoire. Dans tous les efforts vers une vie meilleure, il est bon d'avoir un repère ou une marque temporelle, vers laquelle regarder en arrière et à partir de laquelle dater. Il y a une sorte de satisfaction à pouvoir montrer un cairn mental, ou une ligne de pli, ou un poteau peint en blanc, qui se dresse sur la lande de la vie, et de dire :

« Jusqu'à ce moment-là, j'ai vécu une vie égoïste et mauvaise, mais depuis lors j'ai essayé de courir loyalement et bien, avec l'aide de Dieu ! »

Chez certains, c'est un sermon. Chez d'autres, c'est un anniversaire, un décès, une entrée dans le journal intime, ou un réveillon du Nouvel An. Chez d'autres encore, c'est la visite d'un défenseur de la tempérance évangélique dans leur ville. Mais dans de nombreux cas, le même objectif est atteint en signant l'Engagement. La date de cette carte d'engagement est un anniversaire, un nouveau départ, un commencement d'une nouvelle ère dans l'histoire de l'âme ; et cela conduit très souvent à la deuxième étape de la foi en Christ.

Septièmement. Signez l'engagement : cela crée une obligation forte. Quand un homme renonce à la boisson, il doit faire tout ce qui peut être fait pour renforcer sa résolution. S'il prend simplement une résolution, il se sent libre de s'en retirer s'il le désire. Mais s'il renforce doublement sa résolution par une promesse solennelle à laquelle il a apposé sa main, alors il se sent lié par les obligations les plus solennelles. Il ne peut penser à manquer à sa parole. Il n'ose violer sa foi jurée. Et au moment de la tentation, son respect de soi, son amour pour la vérité, son désir d'être un homme de parole, son vœu écrit, seront une forte raison de dire Non.

Un homme qui avait récemment signé la carte d'engagement a déclaré que durant toute la journée suivante, il l'avait portée dans sa poche et l'avait sortie quinze fois pour se rappeler qu'il avait mis la main à une promesse qu'il n'osait violer et ne pouvait rétracter.

Huitièmement. Signez l'Engagement : cela donnera une réponse suffisante à ceux qui vous tentent de boire. Il n'y a pas de réponse qu'un homme puisse donner qui soit meilleure que celle-ci.

S'il refuse parce qu'il a chaud, on lui conseillera de boire pour se rafraîchir. S'il refuse parce qu'il a froid, on lui recommandera de boire pour se réchauffer. S'il refuse parce qu'il n'en a pas les moyens, son compagnon se fera un plaisir de l'inviter. S'il refuse parce qu'il ne se sent pas bien, il n'existe aucun mal dont la chair est l'héritière pour lequel les boissons enivrantes ne soient prescrites comme remède certain. Les hommes qui se portent bien boivent jusqu'à en tomber malades ; puis boivent pour se rétablir.

Aucune de ces excuses ne vaut, mais si un homme dit : « *J'ai signé l'engagement !* » ils peuvent le prendre pour un fou, mais ils ne peuvent pas dire qu'il n'a pas donné une raison suffisante ; et s'ils sont eux-mêmes des hommes véritables, ils n'oseront pas lui demander de manquer à sa parole. Si un homme vous demande de boire après que vous avez signé l'engagement, ce n'est pas un véritable ami ; il fait l'œuvre du diable. Il est certain de se retourner contre vous et de vous insulter après que vous aurez fait sa volonté, parce qu'il aura perdu le dernier fragment de respect qu'il avait pour vous.

Il y a des hommes qui doivent avoir une raison à donner aux autres pour agir comme ils le font. Voici au moins une raison claire, directe et intelligible, qui met fin à toute controverse et règle la question pour toujours : « *J'ai signé l'engagement !* »

Neuvièmement. Signez l'engagement : cela évite qu'il devienne l'insigne d'un ivrogne repent. Si l'engagement n'était signé que par des hommes qui avaient été ivrognes, mais qui essayaient de vivre une vie nouvelle, il deviendrait l'insigne des ivrognes repentis, et il cesserait bientôt d'être signé par cette classe d'hommes qui en a le plus besoin. Ce serait une grande calamité.

- « *Je n'ose pas signer l'engagement !* » dit un jeune médecin à un ami qui essayait de l'y amener, comme moyen de le sauver de la ruine.
- « *Pourquoi pas ?* » fut la réponse de son ami.
- « *Parce que, si les gens apprenaient que j'avais fait cela, ils diraient qu'il devait y avoir un grain de folie dans mon caractère, et que j'étais un ivrogne repent !* »
- « *Non !* » dit son ami, « *ils ne pourront jamais dire cela, car il a été signé par des milliers et des milliers de personnes sur le caractère desquelles il n'y a jamais eu la moindre tache !* »

La réponse le rassura. Il prit l'engagement, et il est maintenant un ouvrier chrétien zélé dans l'une de nos grandes villes. Vous n'avez peut-être pas besoin de signer l'engagement pour vous-même, mais signez-le afin de lui donner le bénéfice, le poids, la valeur de votre propre caractère moral.

Si tous ceux qui ont une réputation et un caractère irréprochables devaient se tenir à l'écart, l'Engagement serait un échec sans espoir. Chaque chrétien respectable qui le signe est comme l'un des flotteurs à la surface de la mer, aidant à soutenir les lourds filets chargés de poissons.

Dixièmement. Signez l'engagement : cela facilite la tâche aux autres pour faire de même. Nous sommes des créatures de mode. Nous ne pouvons nous en empêcher. Nous sommes faits ainsi. Ce que l'un fait, les autres sont susceptibles de le faire. Il y a bien des regards impatients qui observent pour voir ce que le lecteur de ces lignes va faire. S'il signe l'engagement, ce garçon, ce compagnon, ce serviteur, fera de même ; mais s'il refuse de le faire, il se peut que celui qui attend refuse également, et ce refus mènera à la ruine.

Plus d'yeux nous observent que nous ne le pensons. Plus de vies que nous ne le savons sont en équilibre, attendant que la plume de notre exemple les fasse pencher d'un côté ou de l'autre. Avons-nous raison de laisser inachevé quoi que ce soit qui pourrait sauver quelqu'un pour qui Christ est mort ? Nous devons utiliser tous les moyens pour en sauver quelques-uns, même si l'usage de ces moyens nous contraint à renoncer à quelque liberté dont nous nous vantons, ou à quelque plaisir que nous chérissons.

Ne dites pas que vous n'exercez aucune influence. C'est une excuse ; vous en avez ; vous n'aimeriez pas qu'un autre dise cela.

- « *Je n'ai aucune influence !* » dit un homme à celui qui lui demandait de prendre l'Engagement pour le bien des autres.
- « Sa femme arriva à ce moment-là et dit : « *C'est vrai, tu n'as pas plus d'influence qu'un chat !* »
- « *Si tu redis cela, ma femme !* » dit-il, « *je te frapperai !* »

Bien sûr, vous avez de l'influence. Utilisez-la bien.

Onzièmement. Signez l'engagement : cela vous fera gagner des amis. Nous avons tous besoin d'amis, et si nous avons renoncé à ceux qui se rassemblent autour de la Boisson, nous avons besoin d'autres, et nous sommes plus susceptibles de les trouver partout où il y a des cartes d'engagement à signer. C'est très bien de décider de renoncer à la Boisson et de garder le vœu secrètement ; mais il est bien mieux de prendre l'engagement en présence d'une ou plusieurs personnes, qui témoigneront de ce qu'elles ont vu, et qui seront liées à vous dans les liens d'une fraternité nouvelle et commune, parce qu'elles ont fait la même chose, et sont engagées dans la même cause.

Réponses aux objections.

Objection première : « *Mais je n'aime pas renoncer à ma liberté !* »

Alors, si vous n'êtes pas marié, vous ne vous marierez jamais ; vous ne promettrez sûrement jamais d'aimer et d'honorer une personne en particulier, parce que vous pourriez vouloir changer d'avis. Et ce qui est vrai dans ce cas est vrai dans d'autres, et constitue une réponse suffisante à l'objection.

Si vous le souhaitez, prenez l'engagement, pour une courte période seulement, comme vous prenez le bail d'une maison. Vous pouvez facilement le renouveler encore et encore. Ou, mieux encore, promettez de vous abstenir, avec l'aide de Dieu, de toutes boissons enivrantes, comme breuvage, jusqu'à ce que vous rendiez votre carte d'engagement à l'ami de qui vous l'avez reçue. Cela vous donnera l'occasion de l'abandonner quand vous le choisirez, et cela lui donnera l'occasion de vous parler sérieusement lorsque votre résolution faiblira.

Objection deuxième : « *Mais on pourrait me forcer à boire !* »

Si c'est le cas, vous ne violerez pas votre engagement. Vous promettez seulement de vous abstenir des boissons enivrantes en tant que boisson. Si on vous la verse de force dans la gorge, ou quand vous êtes évanoui ; si le médecin vous oblige à en prendre ; si vous en prenez sans le savoir dans quelque plat cuisiné ; votre engagement n'est pas rompu. Ce n'est pas vous qui le rompez.

Objection troisième : « *Mais je l'ai pris, et je l'ai rompu plus d'une fois !* »

Alors reprenez-le, dans une humble dépendance envers le Sauveur, « *qui a été manifesté pour ôter les péchés* » (1 Jean 3.5).

L'aide de Dieu dans l'engagement.

La plupart, sinon tous, les engagements d'abstinence totale mettent l'accent sur les mots : « DIEU M'AIDANT ». Ces mots sont le cœur de tout. S'ils ne sont pas ressentis au plus profond de l'âme, l'engagement ne vaut pas grand-chose ; il repose sur la simple force humaine. Mais quand on fait appel à Dieu, le cas est différent. La puissance divine se déverse dans l'esprit qui s'élève vers lui dans la prière et la confiance. Des mains angéliques se tendent pour retenir les pieds égarés. Une sainte garnison est placée à l'intérieur de la nature faible et tremblante pour la défendre contre l'ennemi.

Demandez au Seigneur Jésus de pardonner le passé. Demandez-lui de vous sauver de votre ennemi. Demandez-lui de vous protéger au jour de la bataille. Demandez-lui, quand la porte est presque défoncée, de mettre son pied contre elle et de la garder bien fermée : « Or, à celui qui peut vous préserver de toute chute » (Jude 1.24).

« ... c'est à cause de cela que je souffre ces choses ; mais j'en ai point honte, car je sais en qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'il a la puissance de garder mon dépôt jusqu'à ce jour-là » (2 Timothée 1.12) ; « Mais dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés » (Romains 8.37).

Remettez-vous entre ses mains avant de quitter votre chambre le matin. Continuez à regarder vers lui toute la journée. Louez-le pour sa grâce chaque soir.

- *« Qu'est-ce que c'est que ça, que tu n'arrêtes pas de marmonner tout seul ? »* dit un ouvrier à un autre qui se trouvait à peu de distance de lui dans le même atelier.
- *« Je continue à dire Seigneur, aide-moi ! »* fut la réponse ; *« je le dis jour et nuit. C'est la seule façon que je connaisse pour contenir ma soif de boisson ! »*

Conclusion.

Prenez courage, mes amis. La bataille peut être rude, mais la victoire est certaine. Et une fois que vous vous tenez fermement sur le rocher, soyez vigilants pour sauver les autres des eaux déchaînées de la boisson forte.

6. LES FARDEAUX, ET QUE FAIRE AVEC EUX.

Observez-vous le sabbat ? Non pas le repos littéral du septième jour, mais le repos intérieur dont ce jour était le type béni. La pause dans les affaires extérieures de la vie n'était qu'une parabole de ce silence intérieur, qui n'est pas pour un jour mais pour tous les jours ; non pour une race mais pour tous les hommes ; non pour l'au-delà seulement mais pour maintenant.

L'observance du sabbat qui attend le peuple de Dieu, non diminuée d'un seul atome par les tempêtes qui l'ont balayé, est pour toutes les âmes fidèles, qui peuvent la prendre quand elles veulent et l'emporter avec elles : « *Par la ruelle sombre et le marché querelleur, vaquant à leur tâche quotidienne d'un pas plus allégé, parce que leurs âmes secrètes répètent un chant sacré !* » Une mélodie empruntée aux accords et harmonies éternels de la vie et de l'être de Dieu.

Le secret du sabbat : ne pas porter de fardeaux.

Le secret de l'observation du sabbat réside dans l'absence de port de fardeaux. « *Ainsi parle l'Éternel : Prenez garde à vos âmes, et ne portez aucun fardeau le jour du sabbat, et n'en introduisez point par les portes de Jérusalem. Ne sortez de vos maisons aucun fardeau le jour du sabbat* » (Jérémie 17.21-22).

Et dans les paroles qui suivent, la présence continuelle d'un roi est conditionnée à l'obéissance concernant les fardeaux (Jérémie 17.21-27). Néhémie était si pressant sur cette question qu'il plaça ses serviteurs aux portes de la ville, alors qu'elles couronnaient le sommet gris de Sion : « *afin qu'on n'apportât aucun fardeau le jour du sabbat* » (Néhémie 13.19). Et ce qui était vrai en ces jours révolus est toujours vrai. Il ne peut y avoir de véritable observance du sabbat lorsque des fardeaux sont librement introduits dans l'enceinte de l'âme.

Autant essayer de dormir quand une bande d'enfants pleins d'entrain et en bonne santé, courent dans toute la maison et jouent à cache-cache dans toutes les pièces. Les soucis briseront le repos de l'âme autant que le péché. Et il n'y a aucun espoir que nous connaissions « *la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence* » (Philippiens 4.7), jusqu'à ce que nous ayons appris l'art de fermer la porte contre le long cortège de pensées porteuses de fardeaux qui montent toujours de la colline depuis le monde d'en bas pour

remplir notre esprit du bruit de leurs pas et de la clameur de leurs cris. Nous n'avons pas besoin de nous attarder à décrire les résultats que le port des fardeaux apporte à ceux qui en sont chargés. Ils sont évidents dans le regard soucieux, l'œil las, le pas lourd. Mais plus profondément que cela, il n'y a aucune puissance dans la prière, aucune joie en Dieu, aucun repos dans de verts pâturages, aucune marche au bord des eaux paisibles.

Comme les flocons de neige dans l'Arctique ou les grains de sable dans les tropiques peuvent construire un rempart devant quelque humble demeure suffisant pour exclure la lumière, ainsi les soucis, chacun infinitésimal en lui-même, fermeront la lumière bénie de Dieu à l'âme et feront minuit là où Dieu voulait midi. Porter des fardeaux déshonore tristement Dieu. Lorsque les hommes du monde regardent les visages de ceux qui professent être enfants de Dieu, et les voient assombris par les mêmes ombres qui se projettent sur les leurs, ils peuvent bien se demander quelle sorte de Père il est.

Quelles que soient les professions de foi d'un homme, nous ne pouvons nous empêcher de le juger d'après les visages de ses enfants. Et si Dieu doit être jugé d'après le témoignage inconscient que rendent de lui certains de ses enfants, les choses les plus dures jamais dites contre lui par ses ennemis ne sont pas loin de la vérité. Dans de telles circonstances, l'incroyant peut à juste titre argumenter : « *Soit il n'y a pas de Dieu, soit il est impuissant à aider, soit il n'aime pas vraiment, soit il est indifférent aux besoins de ses enfants. À quoi me servira la religion ?* »

Nous sommes soit des libelles ou des Bibles, des phares ou des signaux d'avertissement magnétiques ou repoussants ; et cela dépend beaucoup de la façon dont nous traitons nos fardeaux.

Distinction entre le souci et la douleur.

Bien sûr, il y a une différence entre le souci et la douleur ; entre porter le fardeau de nos anxiétés que nous nous sommes créé, et souffrir selon la volonté de Dieu. Nous ne devons pas prendre à la légère les souffrances envoyées par notre Père. Elles nous enseignent des leçons qui ne peuvent être apprises, que dans l'école sur les bancs de laquelle notre Seigneur s'est assis avant nous pour apprendre l'obéissance (Hébreux 5.8). L'esprit châtié doit aller doucement, et se retirer pour souffrir. Mais ceci est très différent du fait de porter des fardeaux. Il n'y aura aucun doute quant aux soins du Père, aucune inquiétude concernant les résultats, aucun pressentiment quant au long avenir, qui aux yeux de la foi brille comme la ligne d'horizon de la mer sur laquelle le soleil resplendit dans sa splendeur, bien que de sombres nuages planent immédiatement au-dessus.

Avant d'être complètement réveillés le matin, nous prenons parfois conscience d'un sentiment de dépression, comme si tout n'allait pas bien ; et une voix semble raconter une longue histoire de fardeaux à porter et de difficultés à affronter au fil des heures. « *Ah !* » dit la voix, « *ce sera un jour misérable !* »

« *Comment cela ?* » demandons-nous, craintivement. « *Souviens-toi qu'il y a ce créancier à rencontrer, cet écheveau à dé mêler, cette irritation à apaiser, ces tempéraments violents à affronter. Cela ne sert à rien de prier. Mieux vaut traîner là où tu es, puis te traîner tout au long de la journée comme tu peux. Tu es comme un martyr qu'on mène à la mort !* »

Et trop souvent nous avons cédé à la suggestion, et nous nous sommes traînés péniblement à travers les heures, accomplissant notre tâche quotidienne avec des mains occupées et des forces épuisées par les fardeaux que nous avons assumés. Dieu s'est engagé à donner la force pour tous les devoirs qu'il établit, mais non pour les fardeaux que nous choisissons d'endosser en plus.

Le seul remède au fardeau est de rejeter tous les fardeaux sur le Seigneur :
« *Recommande ton sort à l'Éternel* » (Psaume 37.5). Quel que soit le fardeau que le Seigneur t'a donné, rends-le-lui. Traite le fardeau des soucis comme autrefois le fardeau du péché ; agenouille-toi et remets-le délibérément à Jésus. Dis-lui : « *Seigneur, je te confie ceci, et ceci, et ceci. Je ne peux les porter, ils m'écrasent ; mais je te les remets définitivement tous pour que tu les gères, les ajustes et les arranges. Tu as pris mes péchés. Prends mes chagrins, et en échange donne-moi ta Paix, ton Repos !* »

Comme George Herbert le dit si pittoresquement : « *Nous devons tous les mettre dans le sac de Christ !* » Notre Seigneur Jésus ne sera-t-il pas au moins aussi vrai et fidèle que le meilleur ami terrestre que nous ayons jamais connu ? Et n'y a-t-il pas eu des moments dans toutes nos vies où nous étions trop las ou impuissants pour nous aider nous-mêmes, et avons avec gratitude confié quelque angoisse épuisante à un homme bon et fort, certains qu'une fois qu'elle lui était confiée, il ne se reposerait pas avant de l'avoir résolue à sa satisfaction ? Et assurément, Celui qui nous a aimés assez pour mourir pour nous peut être digne de confiance pour arranger toutes les questions plus petites de notre vie quotidienne !

Bien sûr, il y a une ou deux conditions que nous devons remplir avant de pouvoir remettre nos fardeaux au Seigneur Jésus et les lui laisser en toute confiance. Nous devons avoir déposé nos péchés sur lui avant de pouvoir déposer nos soucis. Nous devons être en paix avec Dieu par l'œuvre de notre Sauveur avant de pouvoir avoir la paix de Dieu par la foi en sa gracieuse intervention en notre faveur.

Nous devons aussi vivre selon le plan de Dieu, demeurer sous la nuée, obéir à ses lois et exécuter ses plans dans la mesure où nous les connaissons. Nous devons aussi nourrir la foi avec la promesse, car cette nourriture est essentielle pour la faire prospérer. Et quand nous aurons fait tout cela, nous ne trouverons pas si difficile : « *S'agenouiller et déposer notre fardeau, même tandis que nous prions notre Dieu, alors lève-toi avec une joie soulagée !* »

Cinq fardeaux à remettre au Seigneur.

1. Remettez au Christ le fardeau de comment croître en grâce.

C'est un très grand fardeau pour certaines personnes sincères. Elles vont de convention en convention, d'un orateur à l'autre, carnet en main, si désireuses d'obtenir la bénédiction (comme elles l'appellent), et pensant souvent plus au ravissement du don qu'à la Personne du Donateur. Et parce qu'elles entendent parler d'autres personnes ayant des expériences qu'elles ne connaissent pas, elles portent de lourds fardeaux de déception et d'auto-reproche.

Comme un enfant de la classe maternelle pourrait s'inquiéter de ne pas être inscrit dans les classes supérieures de l'école. Mais pourquoi devrait-il se soucier de ses progrès futurs ? Sa seule affaire est d'acquiescer les leçons que lui donne son maître. Quand celles-ci seront apprises, il appartiendra à celui-ci d'enseigner davantage à son élève, et de le faire progresser vers des positions où des progrès plus rapides pourront être accomplis. Et il nous appartient d'apprendre les leçons que le Seigneur Jésus place devant nous jour après jour, le laissant nous conduire dans la connaissance et l'amour plus complets de Dieu.

Thomas était l'un des élèves lents dans l'école de notre Maître. Il ne pouvait pas voir ce qui était clair pour tous les autres. Mais au lieu de le réprimander et de le laisser tâtonner dans l'obscurité, le Maître lui rendit une visite spéciale et rendit le fait joyeux de sa résurrection si simple, que le douteur put se réjouir avec les autres. Ne vous inquiétez pas de votre lenteur ; cela signifie seulement que le cher Maître vous accordera une attention plus longue et plus personnelle. Les mères consacrent le plus de soins aux enfants malades, faibles et lents parmi leurs enfants.

2. Remettez au Christ le fardeau de maintenir une profession chrétienne.

Beaucoup sont empêchés de s'identifier ouvertement au peuple du Seigneur par un sentiment secret qu'ils ne pourront jamais persévérer. Ils portent en eux une crainte nerveuse de déshonorer leur profession chrétienne.

De traîner aussi les couleurs du Christ dans la poussière. Presque inconsciemment, ils répètent les terribles paroles de David : « *Je périrai un jour par la main de Saül* » (1 Samuel 27.1). L'anxiété concernant un sujet aussi sacré que celui-ci cachera la face de Christ, comme les volutes de vapeur impalpables cachent les pics majestueux couronnés de neige. Et c'est tout à fait inutile. Celui qui a sauvé peut soutenir. Tel est son cœur d'amour, tel est son bras de puissance : « *Il est capable de vous garder de toute chute* » (Jude 1.24).

Il est capable de nous présenter « *irréprochables devant sa gloire avec joie* » (Jude 1.24). Mais nous ne connaissons jamais la suffisance de cette protection tant que nous nous accrocherons au bateau, ou même tant que nous garderons une main sur son bord. C'est seulement lorsque nous aurons marché directement sur l'eau, nous appuyant entièrement sur la puissance du Maître, que nous saurons combien il garde de manière bénie et certaine ce qui lui est confié pour ce jour-là.

Nous ne devons pas porter même le fardeau de demeurer quotidiennement en lui. **Faisons plutôt confiance à lui pour nous garder dans la confiance et demeurant en lui-même.** Il ne nous fera pas défaut si nous le faisons, et répondra à notre foi en nous donnant un appétit pour ces exercices de prière, d'étude biblique et de communion, qui sont les secrets d'une communion ininterrompue.

3. Remettez au Christ le fardeau de l'œuvre chrétienne.

Comment maintenir nos assemblées ; comment tenir notre position face à la concurrence des ouvriers des environs ; comment soutenir la vigueur et l'efficacité de notre organisation ; comment régler les différends qui surgissent entre collègues et subordonnés ; comment trouver suffisamment de matière pour les sermons et les allocutions. Sous la pression de tels fardeaux, combien d'ouvriers s'effondrent !

Ils pouvaient supporter le travail, mais non l'inquiétude. Et pourtant, la responsabilité de l'œuvre n'est pas la nôtre mais celle de notre Maître. Il porte ce monde dans ses bras, comme une mère son enfant malade. Il pourvoit au besoin infini de l'homme. Il poursuit son grand plan rédempteur pour la gloire de son Père. Tout ce qu'il attend de nous, c'est l'accomplissement fidèle des tâches quotidiennes qu'il nous confie.

Que le jeune matelot dorme profondément dans son hamac ; le capitaine connaît exactement la route du navire. Que le garçon de courses se contente d'aller chercher et de porter, comme on le lui ordonne ; les dirigeants de l'entreprise savent ce qu'ils font et ont beaucoup de ressources pour répondre à tous leurs besoins. Et que l'ouvrier chrétien se garde de porter des fardeaux que le Seigneur seul peut porter.

Le Seigneur ne nous aurait jamais envoyés à son œuvre sans d'abord calculer sa capacité à nous mener jusqu'au bout.

4. Remettez au Christ le fardeau du flux et du reflux des sentiments.

Nos sentiments sont aussi changeants que le temps d'avril. Ils sont affectés par un nombre infini de causes subtiles ; notre santé physique, l'état de l'atmosphère, la fatigue excessive, le manque de sommeil ; ainsi que par celles qui sont spirituelles et intérieures. Aucun instrument à cordes n'est plus susceptible d'être affecté par des changements minimes que nous ne le sommes.

Et nous avons tendance à le prendre très à cœur lorsque nous voyons le flot des émotions se retirer. En de tels moments, nous devrions nous examiner, pour voir si notre manque de sentiment est dû à un péché conscient ou à l'inquiétude ; et si ce n'est pas le cas, nous pouvons remettre toute anxiété supplémentaire à ce sujet à Celui qui connaît notre nature et se souvient que nous sommes poussière (Psaume 103.14). Et tandis que nous descendons l'escalier sombre, tenons-nous fermement à la rampe de sa volonté, désirant toujours faire sa volonté, même dans l'obscurité.

« Je suis autant à toi, également dévoué à toi maintenant dans les profondeurs de mon âme, que lorsque je me sentais le plus heureux dans ton amour ! »

5. Remettez au Christ tous vos autres fardeaux.

Les serviteurs avec leurs changements fréquents ; les employeurs avec leurs exigences déraisonnables ; les commérages malveillants et les histoires calomnieuses qui circulent à votre sujet ; les perplexités et les adversités des affaires ; les difficultés à joindre les deux bouts ; la question de changer de résidence ou de situation, et d'en obtenir une autre ; les enfants avec les maux de l'enfance et l'obstination de la jeunesse ; les provisions pour la maladie et la vieillesse.

Il y en a certains dont les affaires sont particulièrement éprouvantes et susceptibles de causer des pensées anxieuses ; d'autres dont l'horizon est toujours borné par les spectres décharnés de la mendicité et de l'hospice. N'importe laquelle de ces choses brisera notre repos, comme un chien qui aboie peut briser notre sommeil dans la nuit la plus calme, et comme un grain de poussière dans l'œil le rendra incapable de jouir de la plus belle perspective. Il ne nous reste donc qu'à remettre notre fardeau, et nous-mêmes, à Dieu (Psaume 22.9). Quand un petit garçon, essayant d'aider son père à déplacer des livres, tomba dans l'escalier sous le poids d'un lourd volume, le père courut à son secours et prit dans ses bras à la fois l'enfant et son fardeau, et les porta jusqu'à sa chambre.

Et notre Père ferait-il moins ? Il doit nous aimer infiniment et être toujours à portée de main. « *Déchargez-vous sur lui de tous vos soucis, car lui-même prend soin de vous* » (1 Pierre 5.7). C'est une bonne manière de traiter avec Dieu, et si vous n'êtes pas tout à fait sûr de sa volonté, de dire que vous resterez où vous êtes, ou continuerez à faire ce que vous avez fait, jusqu'à ce qu'il rende tout à fait clair ce qu'il veut et vous donne la puissance de le faire.

« *Recommande à l'Éternel tes œuvres, et tes projets réussiront* » (Proverbes 16.3), et attendez-vous à ce qu'il vous fasse connaître tout changement qu'il désire d'une manière si évidente que, bien que vous soyez lent et stupide, vous ne puissiez vous tromper. Ne vous préoccupez pas de vêtements, d'ornements ou de choses douteuses. Satan aime détourner l'attention de l'âme du Christ vers elle-même. C'est comme si une jeune fille passait une heure dans sa chambre à se demander quelle robe porter pour rencontrer son bien-aimé, qui attend impatiemment en bas.

Qu'elle aille à lui, et si elle le désire, il lui dira bien assez tôt clairement ce qu'il préfère. Entrez dans la présence de Jésus, et vous ne serez pas laissé à des questionnements vagues et des disputes douteuses, mais on vous dira clairement et sans équivoque sa volonté, et toujours précisément sur un point à la fois. L'archevêque Leighton dit avec douceur : « *Quand tu dois faire ou souffrir quelque chose, quand tu as quelque dessein ou affaire, va, parle-en à Dieu, et fais-le-lui connaître ; oui, charge-le-en, et tu en auras fini avec les soucis. Plus aucun souci, mais une diligence douce et paisible dans ton devoir, et une dépendance envers lui pour la conduite de tes affaires. Décharge-toi sur Dieu, fais un seul paquet de tout ; décharge tes soucis, et toi-même avec eux, comme un seul fardeau, entièrement sur ton Dieu !* »

Et ainsi, lorsqu'aucun fardeau n'est apporté dans l'âme, mais qu'ils sont immédiatement remis au Seigneur béni, la paix de Dieu remplira le temple intérieur. Et bien qu'à l'extérieur il puisse y avoir « les querelles de langues », et l'agitation de ce monde sans repos, comme la mer troublée quand elle ne peut se reposer, et la pression de nombreux engagements, ces choses s'étendront néanmoins sur les remparts de la vie qui est la présence environnante de Dieu.

Tandis qu'à l'intérieur, l'âme garde un sabbat ininterrompu, comme les profondeurs océaniques paisibles, qui ne sont pas agitées par les ouragans qui transforment la surface en écume et furie : « *Et la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ* » (Philippiens 4.7).

7. Comment porter le chagrin.

Vous traversez une période de profonde tristesse. L'amour sur lequel vous comptiez vous a soudainement fait défaut et s'est asséché comme un ruisseau dans le désert ; d'abord un cours d'eau qui s'amenuise, puis des mares peu profondes, et enfin la sécheresse. Vous êtes toujours à l'écoute de pas qui ne viennent pas, attendant une parole qui n'est pas prononcée, languissant après une réponse qui tarde à venir.

Peut-être que les économies de votre vie ont soudainement disparu. Au lieu d'aider les autres, vous devez être aidé ; ou vous devez quitter le nid chaleureux où vous avez été abrité des tempêtes de la vie pour partir seul dans un monde hostile ; ou vous êtes soudainement appelé à assumer le fardeau d'une autre vie, ne prenant aucun repos pour vous-même jusqu'à ce que vous l'ayez guidée à travers des mers sombres et difficiles jusqu'au havre.

Votre santé, ou votre vue, ou votre énergie nerveuse décline ; vous portez en vous-même la sentence de mort, et l'angoisse d'anticiper l'avenir est presque insupportable. Dans d'autres cas, il y a le sentiment de perte récente par la mort, comme la brèche dans la clairière de la forêt, où le bûcheron a récemment abattu des arbres. En de tels moments, la vie semble presque insupportable : « *Chaque jour sera-t-il aussi long que celui-ci ?* »

Les heures qui s'écoulent lentement retrouveront-elles jamais leur rythme ? La vie se parera-t-elle jamais d'un autre vêtement que ces lambeaux automnaux de la gloire estivale passée ? « *Dieu a-t-il oublié d'avoir compassion ?* » (*Psaume 77.9*). A-t-il, dans sa colère, fermé ses compassions ? Sa bonté a-t-elle disparu pour toujours ?

Cette route a été foulée par des myriades. Quand vous pensez aux guerres dévastatrices qui ont balayé chaque pays et dévasté chaque terre ; aux expéditions des Nimrod, des Nabuchodonosor, des Tamerlan, des Napoléon de l'histoire ; à la traite des esclaves impitoyable, qui n'a jamais cessé de décimer l'Afrique ; et à toute la tyrannie, l'oppression, l'injustice que les faibles et les sans-défense ont vraiment soufferts aux mains de leurs semblables ; aux douleurs indicibles des femmes et des enfants : assurément vous devez voir que de loin le plus grand nombre de notre race a traversé les mêmes chagrins amers que ceux qui déchirent votre cœur. Jésus-Christ lui-même a foulé ce chemin difficile, laissant des traces de son sang sur ses silex (*Hébreux 2.18*) ; et apôtres, prophètes, confesseurs et martyrs sont passés par le même chemin.

Il est réconfortant de savoir que d'autres ont traversé la même vallée obscure, et que « *les grandes multitudes qui se tiennent devant l'Agneau, portant des robes blanches et des palmes dans leurs mains, sont sorties de la grande tribulation* » (Apocalypse 7.9-14). Là où ils étaient, nous sommes ; et, par la grâce de Dieu, là où ils sont, nous serons.

Ne parlez pas de punition. Vous pouvez parler de châtement ou de correction, car notre Père nous traite comme des fils (Hébreux 12.7) ; ou vous pouvez parler de récolter les résultats des erreurs et des péchés semés comme des graines dans les sillons de la vie au cours des années passées ; ou vous pouvez avoir à porter les conséquences des péchés et des erreurs des autres ; mais ne parlez pas de punition. Assurément, toute la culpabilité et la peine du péché ont été placées sur Jésus, et il les a ôtées pour toujours. « *Le châtement qui nous donne la paix est tombé sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris* » (Ésaïe 53.5).

Si Dieu nous punissait pour nos péchés, il semblerait que les souffrances de Christ étaient incomplètes ; et s'il commençait une fois à nous punir, la vie serait trop courte pour l'infliction de tout ce que nous méritons.

D'ailleurs, comment pourrions-nous expliquer les anomalies de la vie, et les lourdes souffrances des saints comparées à la vie joyeuse des impies ? Assurément, si nos souffrances étaient pénales, il y aurait un renversement de ces sorts.

La douleur est le creuset du raffineur. Elle peut être causée par la négligence ou la cruauté d'autrui, par des circonstances sur lesquelles celui qui souffre n'a aucun contrôle, ou comme le résultat direct de quelque heure sombre dans un passé lointain ; mais dans la mesure où Dieu a permis qu'elle survienne, elle doit être acceptée comme sa disposition, et considérée comme la fournaise par laquelle il sonde, éprouve, examine et purifie l'âme.

La souffrance nous sonde comme le feu sonde les métaux. Nous pensons être entièrement pour Dieu, jusqu'à ce que nous soyons exposés au feu purificateur de la douleur. Alors nous découvrons, comme Job, combien il y a de scories en nous, et combien peu de patience, de résignation et de foi réelles. Rien ne nous détache autant des choses de ce monde, de la vie des sens, de la glu des affections terrestres. Il n'y a probablement pas d'autre moyen par lequel la puissance de la vie du moi puisse être arrêtée, afin que la vie de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle (2 Corinthiens 4.10).

Mais Dieu garde toujours la discipline de la douleur entre ses propres mains. Notre Seigneur a dit : « *Mon Père est le vigneron* » (Jean 15.1). Sa main tient le sécateur. Son œil surveille le creuset. Sa douce touche est sur le pouls pendant que l'opération est en cours. Il ne permettra même pas au diable d'agir à sa guise avec nous.

Comme dans le cas de Job, il en est toujours ainsi. Les moments sont soigneusement mesurés. La sévérité de l'épreuve est exactement déterminée par les réserves de grâce et de force qui reposent méconnues à l'intérieur, mais qui seront recherchées et utilisées sous la pression sévère de la douleur. « *Il mesure les eaux dans le creux de sa main* » (Ésaïe 40.12). Il n'ose pas risquer la perte de ce qui lui a coûté le sang de son fils.

« *Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces* » (1 Corinthiens 10.13).

La consolation dans la souffrance.

Dans la tristesse, le consolateur est proche : « *Dieu est pour nous un refuge et un appui, un secours qui ne manque jamais dans la détresse* » (Psaume 46.1). Il est assis près du creuset, tel un affineur d'argent, régulant la chaleur, observant chaque changement, attendant patiemment que l'écume s'éloigne et que son propre visage se reflète dans le métal clair et translucide. Aucun ami terrestre ne peut fouler le pressoir avec vous, mais le Sauveur est là, ses vêtements tachés du sang des raisins de votre tristesse (Ésaïe 63.3). Osez le répéter souvent, même si vous ne le ressentez pas, et même si Satan insiste que Dieu vous a abandonné : « *Tu es avec moi* » (Psaume 23.4).

Mentionnez son nom encore et encore : « *Jésus, Jésus, tu es avec moi !* » Ainsi vous deviendrez conscient qu'il est là. Quand des amis viennent vous consoler, ils parlent du baume du temps qui guérit, comme si le meilleur remède au chagrin était d'oublier ; ou dans leur bonté bien intentionnée, ils suggèrent des voyages, des distractions, des amusements, et montrent leur incapacité à apprécier la nuit noire qui plane sur votre âme. Alors vous vous détournez d'eux, le cœur malade, et prêt à dire, comme Job des siens : « *Vous êtes tous des consolateurs fâcheux* » (Job 16.2).

Mais pendant tout ce temps, Jésus est plus proche qu'eux, comprenant combien ils vous fatiguent, connaissant chaque pulsation de douleur, touché par la compassion, silencieux dans un amour trop plein pour parler, attendant de consoler d'heure en heure comme une mère son enfant las et souffrant. Veillez à étudier l'art de cette consolation divine, afin que vous puissiez « *consoler ceux qui se trouvent dans quelque affliction, par la consolation dont nous sommes nous-mêmes consolés de Dieu* » (2 Corinthiens 1.4).

Il ne peut y avoir aucun doute que certaines épreuves nous sont permises, comme à notre Seigneur, pour aucune autre raison que celle de nous rendre capables, par leur moyen, de donner sympathie et secours aux autres.

Et nous devrions observer avec tout le soin possible chaque symptôme de la douleur, et chaque prescription du Grand Médecin, puisque selon toute probabilité, à quelque moment futur, nous serons appelés à servir ceux qui traversent des expériences similaires. Ainsi nous apprenons par les choses que nous souffrons, et, étant rendus parfaits, devenons auteurs d'une aide inestimable et éternelle aux âmes en agonie.

Ne vous enfermez pas avec votre chagrin. Un ami, dans la première angoisse du deuil, m'écrivit pour dire qu'il devait abandonner les ministères chrétiens qui lui avaient procuré tant de joie ; et je lui répondis immédiatement, l'exhortant à ne pas le faire, car il n'y a pas de réconfort pour la douleur du cœur comme le ministère. La tentation de la grande souffrance est de s'isoler, de se retirer de la vie des hommes, de s'asseoir seul et de garder le silence. N'y cédez pas. Brisez les chaînes glacées de la réserve, si elles se sont déjà formées. Levez-vous, oignez votre tête et lavez votre visage (Matthieu 6.17) ; allez à votre devoir, d'un pas volontaire quoique châtié.

L'égoïsme de toute sorte, dans ses activités ou son introspection, est une chose nuisible, et ferme la porte à l'aide et à l'amour de Dieu. Le chagrin a tendance à être égoïste. L'âme, occupée de ses propres peines, et refusant d'être consolée, devient bientôt une Mer Morte, pleine de saumure et de sel, au-dessus de laquelle les oiseaux ne volent pas, et au bord de laquelle aucune chose verte ne pousse. Et ainsi nous manquons la leçon même que Dieu voudrait nous enseigner. Sa guerre constante est contre la vie du moi, et chaque douleur qu'il inflige est pour diminuer son emprise sur nous. Mais nous pouvons contrecarrer son dessein et extraire du poison de ses dons, comme les hommes tirent l'opium et l'alcool de plantes innocentes.

Une femme hindoue, nous raconte la belle légende orientale, perdit son unique enfant. Folle de douleur, elle implora un prophète de rendre son petit à son amour. Il la regarda longuement avec tendresse et dit : « *Va, ma fille, apporte-moi une poignée de riz d'une maison où la mort n'est jamais entrée, et je ferai ce que tu désires !* »

La femme commença aussitôt sa recherche. Elle alla de demeure en demeure, et n'eut aucune difficulté à obtenir ce que le prophète avait spécifié ; mais quand on le lui eut accordé, elle demanda : « *Êtes-vous tous là autour du foyer ; père, mère, enfants, personne ne manque ?* » Les gens secouaient invariablement la tête, avec des soupirs et des regards de tristesse. Aussi loin qu'elle errait, il y avait toujours quelque siège vacant près de l'âtre. Et graduellement, tandis qu'elle poursuivait son chemin, la légende raconte que les vagues de son chagrin s'apaisèrent devant le spectacle de la douleur partout présente.

Son cœur, cessant d'être occupé par sa propre souffrance égoïste, s'épanchant en forts élans de sympathie envers la souffrance universelle, les larmes d'angoisse s'adoucirent en larmes de pitié, la passion se fondit en compassion, elle s'oublia elle-même dans l'intérêt général, et trouva la rédemption en rachetant.

Ne vous reprochez pas de ressentir des émotions fortes. Les larmes sont naturelles. Jésus a pleuré (Jean 11.35). Un orage sans pluie est chargé de péril ; les gouttes de pluie qui tombent rafraîchissent l'air et soulagent l'atmosphère surchargée. Les ruisseaux gonflés indiquent que les neiges fondent sur les collines et que le printemps est proche. « *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants* » (Luc 23.28).

Porter le chagrin avec des yeux secs et un cœur impassible peut convenir à un stoïcien, mais non à un chrétien. Nous n'avons nul besoin de réprimander la nature aimante qui pleure son compagnon, sa joie perdue, le contact de la main disparue, le son de la voix qui s'est tue, pourvu seulement que la volonté soit résignée. C'est là l'unique considération pour ceux qui souffrent. La volonté est-elle droite ? Si elle ne l'est pas, Dieu lui-même ne peut consoler. Si elle l'est, alors le chemin mènera inévitablement de la vallée de l'ombre de la mort à la table du banquet et à la coupe qui déborde (Psaume 23.5).

Beaucoup disent : « *Je ne peux pas me sentir résigné. C'est déjà assez difficile de porter mon chagrin, mais j'ai ce trouble supplémentaire, que je ne peux pas me sentir résigné !* »

Ma réponse invariable est : « *Vous ne pouvez probablement jamais ressentir la résignation, mais vous pouvez la vouloir !* »

Le Seigneur Jésus, dans le jardin de Gethsémané, nous a montré comment souffrir (Matthieu 26.39-42). Il a choisi la volonté de son Père. Bien que Judas, poussé par Satan, ait été l'instrument pour mélanger la coupe et la placer aux lèvres du Sauveur, il a regardé bien au-delà de lui vers le Père, qui lui a permis d'accomplir sa voie cruelle, et a dit : « *La coupe que mon Père me donne à boire, ne la boirai-je pas ?* » (Jean 18:11).

Et il a dit à plusieurs reprises : « *Si cette coupe ne peut passer loin de moi sans que je la boive, que ta volonté soit faite* » (Matthieu 26.39). Il a abandonné sa propre voie et volonté, disant : « *Je veux faire ta volonté, mon Père. Que ta volonté, et non la mienne, soit faite !* »

Que tous ceux qui souffrent et qui lisent ces lignes se retirent à l'écart et osent prononcer ces mêmes paroles : « *Ta volonté, et non la mienne. Que ta volonté soit faite sur la terre de ma vie, comme dans le ciel de ton dessein. Je choisis ta volonté !* »

Dites cela de manière réfléchie et délibérée, non parce que vous pouvez le ressentir, mais parce que vous le voulez ; non parce que le chemin de la croix est agréable, mais parce qu'il doit être juste. Répétez-le, chaque fois que la vague de douleur vous submerge, chaque fois que la blessure se remet à saigner : « *Que ta volonté soit faite, et non la mienne !* »

Osez dire oui à Dieu. « *Oui, Père, car tel est ton bon plaisir !* » Et ainsi vous serez amené à sentir que tout est juste et bien. Un grand calme s'installera dans votre cœur, une paix qui surpasse toute intelligence (Philippiens 4.7), un sentiment de repos, qui n'est pas incompatible avec la souffrance, mais qui marche au milieu d'elle comme les trois jeunes hommes dans la fournaise ardente (Daniel 3.25), pour qui les charbons ardents devaient être comme l'herbe couverte de rosée d'une clairière forestière.

Apprendre les leçons de Dieu.

Veillez à apprendre les leçons de Dieu. Chaque chagrin porte en son cœur un germe de sainte vérité qui, si vous le recueillez et le semez dans le sol de votre cœur, portera des moissons de fruits, comme les grains de semence des sarcophages de momies fructifient dans le sol anglais. Dieu a une intention dans chaque coup de son ciseau, chaque incision de son couteau. Il connaît le chemin qu'il prend. Mais son objectif ne nous est pas toujours clair. Dans la souffrance et la douleur, Dieu touche les accords mineurs, développe les vertus passives, et ouvre à la vue les trésors des ténèbres, les constellations de la promesse, l'arc-en-ciel de l'espérance, la lumière argentée de l'alliance.

Qu'est-ce que le caractère sans la sympathie, la soumission, la patience, la confiance et l'espérance qui saisit l'invisible comme une ancre ? Mais ces grâces ne sont possibles que par la douleur. La douleur est un jardin dont les arbres sont chargés des fruits paisibles de la justice (Hébreux 12.11) ; ne le quittez pas sans les emporter avec vous. La douleur est une mine dont les parois scintillent de pierres précieuses ; assurez-vous de ne pas rebrousser chemin vers la lumière du jour sans quelques spécimens. La douleur est une école. Vous êtes envoyé pour vous asseoir sur ses bancs durs et apprendre de ses pages aux lettres noires des leçons qui vous rendront sage pour toujours ; ne gaspillez pas votre chance d'y obtenir votre diplôme.

Comptez sur l'après. Dieu ne causera pas toujours de la peine. Il traverse les mornes acres brunes avec sa charrue, sillonnant la terre meuble afin de pouvoir y jeter le grain précieux. Croyez qu'aux jours de tristesse, il sème la lumière pour les justes, et la joie pour ceux qui ont le cœur droit (Psaume 97.11).

Attendez avec espérance la moisson. Anticipez la joie qui est placée devant vous, et qui inondera votre cœur de notes de ménestrel quand la patience aura accompli son œuvre parfaite (Jacques 1.4). Vous vivrez pour reconnaître la sagesse du choix de Dieu pour vous. Vous verrez un jour que la chose que vous désiriez n'était que le second choix. Vous serez surpris de vous rappeler que vous avez jadis failli briser votre cœur et renverser le vin de votre vie, pour ce qui ne vous aurait jamais satisfait si vous l'aviez attrapé, comme l'enfant le papillon ou la bulle de savon.

Vous retrouverez votre bien-aimé. Vous aurez de nouveau votre amour. Vous acquerez une profondeur de caractère, une largeur de sympathie, un fonds de patience, une capacité de comprendre et d'aider les autres, qui, lorsque vous les déposerez aux pieds de Christ pour qu'il les utilise, vous rendront heureux d'avoir été affligé. Vous verrez le plan et le dessein de Dieu ; vous récolterez sa moisson ; vous contemplerez sa face, et serez satisfait (Psaume 17.15). Chaque blessure aura sa perle ; chaque carcasse contiendra un essaim d'abeilles ; chaque ennemi, comme Madian pour Gédéon, livrera son bon butin (Juges 8.24-26).

Le chemin de la croix, porté comme il se doit, est le seul chemin vers la lumière éternelle. Le sentier qui traverse le Jardin de Gethsémané et gravit la colline du Calvaire conduit seul aux visions du matin de Pâques et aux gloires du mont de l'Ascension (Luc 24.51 ; Actes 1.9).

Si nous ne voulons pas boire de sa coupe, ou être baptisés de son baptême, ou achever ce qui manque à ses souffrances (Colossiens 1.24), nous ne pouvons espérer partager les joies de ses épousailles et l'extase de son triomphe. Mais si ces conditions sont remplies, nous ne manquerons pas une seule note du cantique éternel, ni un seul élément de la béatitude qui est possible aux hommes.

Souvenez-vous que, d'une certaine manière, la souffrance justement supportée enrichit et aide l'humanité.

La mort de Hallam fut le jour de naissance de « In Memoriam » de Tennyson. Le nuage de folie qui planait sur Cowper nous a donné l'hymne « God moves in a mysterious way ». Les épreuves de Milton lui ont appris à chanter « Holy light, o spring of heaven's first-born ». Rist avait l'habitude de dire : « *La croix a fait jaillir de moi de nombreux cantiques !* »

Et il est probable que personne ne souffre justement quelque part sans contribuer quelque chose au soulagement de la douleur humaine, au triomphe du bien sur le mal, de l'amour sur la haine, et de la lumière sur les ténèbres. Si vous croyez cela, ne pourriez-vous pas supporter de souffrir ? La principale misère de toute souffrance n'est-elle pas sa solitude, et peut-être son apparente absence de but ? **Osez donc croire qu'aucun homme ne meurt pour lui-même.**

Tombez en terre, courageusement et joyeusement, pour mourir (Jean 12.24). Si vous refusez cela, vous demeurerez seul ; mais si vous vous y abandonnez, vous porterez du fruit qui adoucira le sort et fortifiera la vie d'autres personnes qui peut-être ne connaîtront jamais votre nom, ni ne s'arrêteront pour vous remercier de votre aide.

7. DANS LE SECRET DE SA PRÉSENCE.

En un sens, Dieu est toujours près de nous. Il n'est pas un absent, qu'il faudrait faire descendre des cieux ou monter des profondeurs. Il est tout proche. Son Être imprègne tout être.

Chaque monde qui flotte comme un îlot dans l'océan de l'espace, est rempli de signes de sa présence, tout comme la maison de votre ami est parsemée des nombreuses preuves de sa résidence, par lesquelles vous savez qu'il y habite, bien que vous n'ayez pas vu son visage. Chaque crocus qui pousse à travers la terre sombre ; chaque luciole dans la forêt ; chaque oiseau qui s'envole de son nid devant vos pieds ; tout ce qui est, tout est aussi rempli de la présence de Dieu que le buisson qui brûlait de son feu, devant lequel Moïse ôta ses sandales en reconnaissance que Dieu était là (Exode 3.5).

Mais nous ne nous en rendons pas toujours compte. Nous passons souvent des heures, des jours et des semaines. Nous nous engageons parfois dans des saisons de prière, nous allons et venons de sa maison, où repose l'échelle de communication ; et pourtant il demeure une ombre, une tradition, un rêve des jours passés : « *Oh ! si je savais où le trouver, si je pouvais arriver jusqu'à son trône. Voici ! je vais en avant, mais il n'y est pas ; en arrière, mais je ne le perçois pas ; à gauche, où il agit, mais je ne peux le voir ; il se cache à droite, de sorte que je ne peux l'apercevoir* » (Job 23.3-9.)

Combien cette incapacité à réaliser la présence de Dieu diffère de l'expérience bénie de sa proximité ressentie par certains. Exemples de ceux qui ont connu la Présence de Dieu

Frère Laurent, le cuisinier simple d'esprit, nous dit que pendant plus de soixante ans il n'a jamais perdu le sentiment de la présence de Dieu, mais en était aussi conscient en accomplissant les devoirs de son humble office que lorsqu'il participait à la Sainte Cène.

John Howe, sur la page blanche de sa Bible, fit cette inscription en latin : « *Ce matin même, je me suis éveillé d'un rêve des plus ravissants et délicieux, lorsqu'un flot merveilleux et abondant de rayons célestes, provenant du trône élevé de la Majesté Divine, sembla se précipiter dans ma poitrine ouverte et dilatée. J'ai souvent depuis réfléchi à ce gage très remarquable de la faveur divine spéciale, et j'ai goûté avec un plaisir renouvelé et répété les délices de celle-ci !* »

Ces expériences, si bénies et inspirantes, ne sont-elles pas semblables à celle de l'auteur du psaume le plus long et, à certains égards, le plus sublime du Psautier ? Il avait été en train de forger l'or de la pensée à travers les paragraphes successifs d'une puissance et d'une beauté merveilleuses, quand soudain il semble avoir pris conscience que Celui dont il avait parlé s'était approché et se penchait sur lui.

Le sentiment de la présence de Dieu s'imposa à sa conscience intérieure. Et, levant un visage où la révérence et l'extase se rencontraient et se mêlaient, il s'écria : « *Tu es proche, Seigneur !* » (Psaume 119.151).

Si seulement une telle expérience de la proximité de Dieu était toujours nôtre, nous enveloppant comme l'air ou la lumière ; si seulement nous pouvions sentir, comme le grand apôtre l'a exprimé sur la colline de Mars, que Dieu n'est pas loin, mais l'élément dans lequel nous avons notre être, comme les fleurs marines dans les lagons profonds et tranquilles (Actes 17.27-28) : alors nous comprendrions ce que David voulait dire quand il parlait de « *demeurer dans la maison du Seigneur tous les jours de sa vie, contemplant sa beauté, s'enquérant dans son temple, et caché dans le secret de son pavillon* » (Psaume 27.4-5). Alors aussi, nous acqueririons le secret béni de la paix, de la pureté et de la puissance.

Les bénédictions du secret de Sa Présence.

Dans le secret de sa présence, il y a la véritable paix : « *Vous aurez des tribulations dans le monde* », a dit notre Maître, « *mais en moi vous aurez la paix* » (Jean 16.33). On raconte qu'un certain insecte a le pouvoir de s'entourer d'une pellicule d'air, enveloppé dans laquelle il plonge au milieu de mares boueuses et stagnantes, et demeure indemne. Et le croyant est également conscient qu'il est enfermé dans la pellicule invisible de la Présence Divine, comme une lettre ayant beaucoup voyagé dans l'enveloppe qui la protège des dommages et des souillures.

« *Ils s'approchent de moi, ceux qui poursuivent le mal* » (Psaume 119.150), mais tu es plus proche que le plus proche, et je demeure dans le cercle intérieur de ta présence. Les grandes montagnes qui m'entourent sont remplies des chevaux et des chars de ta protection (2 Rois 6.17). Aucune arme forgée contre moi ne peut prospérer, car elle ne peut m'atteindre qu'en passant par toi, et, en te touchant, elle dévient sans danger. Être en Dieu, c'est être dans une maison bien ajustée quand la tempête s'est échappée de sa laisse ; ou dans un sanctuaire dont les portes excluent le poursuivant. Dans le secret de Sa Présence se trouve la pureté.

La simple vision des Alpes enneigées, aperçues de loin par-delà le lac de Genève, élève et transfigure si bien l'âme ravie et nostalgique, qu'elle fait honte à toutes les choses mauvaises qui voudraient s'imposer à la vie intérieure. La présence d'un petit enfant, avec sa pureté innocente, a été connue pour désarmer la passion, comme un rayon de lumière, tombant dans une caverne hantée de reptiles, disperse les serpents visqueux. Mais que ne fera pas ta présence pour moi, si j'acquies un sentiment perpétuel de celle-ci, et vis dans son lieu secret ?

Assurément, au cœur de ce feu, tout charbon noir que je sois, je serai gardé pur, ardent et intense ! Dans le secret de Sa Présence se trouve la puissance. Mon cri, jour et nuit, est pour la puissance, la puissance spirituelle. **Non pas la puissance de l'intellect, de l'éloquence, ou de la force humaine.** Celles-ci ne peuvent prévaloir pour vaincre les rangs serrés du mal. Tu dis avec vérité que « *ce n'est ni par la force ni par la puissance* » (*Zacharie 4.6*), mais par ton Esprit. Pourtant, les âmes humaines qui te touchent deviennent magnétisées, chargées d'une force spirituelle que le monde ne peut ni contredire ni résister.

Oh ! laisse-moi te toucher ! Laisse-moi demeurer en contact ininterrompu avec toi, afin que de toi des vagues successives d'énergie divine puissent passer dans et à travers mon esprit vidé et avide, coulant, mais ne refluant jamais, et m'élevant dans une vie de ministère béni, qui rendra les déserts comme le jardin du Seigneur (Ésaïe 51.3).

Obtiendrons-nous et garderons-nous ce sentiment de la proximité de Dieu ? Devons-nous retourner à Béthel, avec sa colonne de pierre, où même Jacob a dit : « *Assurément, Dieu est en ce lieu* » (*Genèse 28.16*) ? Ah, nous aurions pu nous tenir à ses côtés, avec un œil non oint, et ne voir aucune échelle, n'entendre aucune voix ; tandis que le patriarche découvrirait Dieu dans les landes nues de nos vies, foulées par nous sans révérence ni joie.

Devons-nous voyager jusqu'à l'entrée de la caverne dans l'ombre de laquelle Élie se tenait, ému par la musique du murmure doux et léger, plus doux encore par contraste avec le tonnerre et la tempête (1 Rois 19.12) ?

Hélas ! nous aurions pu nous tenir à ses côtés sans avoir conscience de cette Présence glorieuse ; tandis qu'Élie, s'il vivait aujourd'hui, la discernerait dans le murmure du vent, le babillage des enfants, le rythme des battements de cœur. Si nous nous étions tenus dans notre état actuel aux côtés de l'apôtre Paul lorsqu'il fut ravi au troisième ciel (2 Corinthiens 12.2-4), nous n'aurions probablement vu qu'une échoppe de faiseur de tentes, ou une chambre miteuse dans un logement loué.

Nous dans l'obscurité, tandis qu'il était en extase ; tandis qu'il discernerait, s'il devait revivre, des anges sur nos navires à vapeur, des visions dans nos temples, des portes s'ouvrant sur le ciel au milieu des gloires tempérées de nos cieux plus sombres.

En réalité, nous portons partout notre circonférence de lumière ou de ténèbres. Dieu est autant dans le monde qu'il l'était quand Hénoc marchait avec lui (Genèse 5.24), et que Moïse communiait avec lui face à face (Exode 33.11). Il est aussi disposé à être pour nous une réalité vivante, brillante et glorieuse qu'il l'était pour eux. Mais la faute nous incombe. Nos yeux ne sont pas oints parce que nos cœurs ne sont pas droits. Ceux qui ont le cœur pur voient encore Dieu (Matthieu 5.8), et à ceux qui l'aiment et qui observent ses commandements, il se manifeste encore comme il ne le fait pas au monde (Jean 14.21). Cessons de blâmer notre époque ; blâmons-nous nous-mêmes. C'est nous qui sommes dégénérés, non elle.

Les conditions pour discerner la présence de Dieu.

Quel est donc cet état d'âme qui perçoit le plus facilement la présence et la proximité de Dieu ? Efforçons-nous d'apprendre le secret béni de demeurer toujours dans le secret de sa présence et d'être cachés dans son pavillon (Psaume 31.20). Premièrement, souvenez-vous du rôle central de Jésus. Souviens-toi donc, dès le départ, que ni toi, ni aucun membre de notre race, ne peut avoir cette joyeuse conscience de la présence de Dieu si ce n'est par Jésus-Christ : « *Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils et ceux à qui le Fils le révèle* » (Matthieu 11.27) ; et « *nul ne vient au Père si ce n'est par lui* » (Jean 14.6).

En dehors de Jésus, la Présence de Dieu est un objet de terreur, devant lequel les démons se cachent en enfer, et les pécheurs tissent des tabliers, ou se cachent parmi les arbres (Genèse 3.7-8). Mais en lui toutes les barrières sont abattues, tous les voiles déchirés, tous les nuages dispersés, et le croyant le plus faible peut vivre, là où Moïse a séjourné, au milieu du feu, devant les flammes dévorantes duquel aucune impureté ne peut subsister : « *Quelle partie de l'œuvre du Seigneur est la plus étroitement liée à ce sentiment béni de la Présence de Dieu ?* »

C'est par le sang de sa croix que les pécheurs sont rendus proches (Éphésiens 2.13). Dans sa mort, il a non seulement révélé le tendre amour de Dieu, mais a ôté nos péchés, et a tissé pour nous ces vêtements d'une beauté immaculée, dans lesquels nous sommes joyeusement accueillis dans la chambre de présence intérieure du Roi. Souvenez-vous qu'il est dit : « *Je communierai avec toi de dessus le propitiatoire* » (Exode 25.22). Cette plaque d'or sur laquelle Aaron aspergeait le sang chaque fois qu'il entra dans le lieu très saint était un type de Jésus.

Il est le vrai propitiatoire. Et c'est quand tu entres dans la communion la plus profonde avec lui dans sa mort, et que tu vis le plus constamment dans l'esprit de son repas commémoratif, que tu réaliseras le plus profondément sa proximité. Maintenant, comme à Emmaüs, il affectionne à se faire connaître dans la fraction du pain (Luc 24.35).

Deuxièmement, comprenez le rôle du Saint-Esprit : « *Et est-ce tout ? car j'ai entendu cela maintes fois, et pourtant je ne parviens toujours pas à vivre dans le lieu secret comme je le voudrais !* » C'est exactement cela ; et donc, pour faire pour nous ce qu'aucun effort de notre part ne pourrait accomplir, notre Seigneur a reçu de son Père la promesse du Saint-Esprit, afin qu'il apporte dans nos cœurs la présence même de notre Dieu (Actes 2.33). Comprends que puisque tu appartiens à Christ, le Consolateur béni est tien (Jean 14.16-17). Il est en toi comme il était dans ton Seigneur, et dans la mesure où tu vis dans l'Esprit, et marches dans l'Esprit, et ouvres ton être tout entier à lui, tu te trouveras devenir sa chambre de présence, irradiée de la lumière de sa gloire. Et comme tu réalises qu'il est en toi, tu réaliseras que tu es toujours en lui. Ainsi l'Apôtre bien-aimé écrivait : « *À ceci nous connaissons que nous demeurons en lui, et lui en nous, parce qu'il nous a donné de son Esprit* » (1 Jean 4.13).

Troisièmement, créez du silence et de la tranquillité : « *Tout cela, je le sais, et pourtant je n'arrive pas à réaliser ce fait merveilleux de l'habitation de l'Esprit en moi ; comment alors pourrais-je jamais réaliser mon habitation en Lui ?* » C'est parce que ta vie est trop pressée. Tu ne prends pas assez de temps pour la méditation et la prière. L'Esprit de Dieu en toi et la présence de Dieu autour de toi ne peuvent être discernés tant que les sens sont occupés par le plaisir, ou que le pouls bat rapidement, ou que le cerveau est rempli du pas de nombreuses pensées qui se précipitent.

C'est quand l'eau est immobile qu'elle devient limpide et révèle la plage de galets en dessous. « *Soyez tranquilles, et sachez que je suis Dieu* » (Psaume 46.10). Sois tranquille, et sache que Dieu est en toi et autour de toi ! Dans le silence de l'âme, l'invisible devient visible, et l'éternel réel. L'œil ébloui par le soleil ne peut détecter les beautés de son pavillon jusqu'à ce qu'il ait eu le temps de se débarrasser de l'éblouissement. Ne laisse passer aucun jour sans son moment d'attente silencieuse devant Dieu.

Soyez purs de cœur. Chaque péché toléré encrasse les fenêtres de l'âme de couches de crasse toujours plus épaisses, obscurcissant la vision de Dieu. Mais chaque victoire sur l'impureté et l'égoïsme éclaircit la vision spirituelle, et il tombe des yeux comme des écailles (Actes 9.18).

Dans la puissance du Saint-Esprit, reniez-vous vous-même, ne faites aucun quartier au péché, résistez au diable (Jacques 4.7), et vous verrez Dieu. L'âme impie ne pourrait voir Dieu même si elle était placée au milieu du ciel. Mais les âmes saintes voient Dieu au milieu des lieux communs ordinaires de la terre, et trouvent partout une vision ouverte. Elles ne pourraient être plus proches de Dieu même si elles se tenaient près de la mer de verre (Apocalypse 4.6). Leur seul avantage là-bas serait que le voile de leur nature mortelle et pécheresse ayant été déchiré, la vision serait plus directe et plus parfaite.

Gardez ses commandements. Qu'il n'y ait pas un seul iota ou trait de lettre qui ne soit reconnu et observé (Matthieu 5.18). *« Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui »* (Jean 14.21). Moïse, le serviteur fidèle, était aussi le voyant, et parlait avec Dieu face à face comme un homme parle avec son ami (Exode 33.11). Continuez dans l'esprit de prière. Parfois la vision tardera pour éprouver la sincérité et la constance de ton désir. D'autres fois elle viendra comme l'aube se glisse sur le ciel, et, avant même que tu t'en aperçoives, tu te trouveras conscient qu'il est proche. Il avait toujours coutume de se glisser, sans s'annoncer, au milieu de ses disciples à travers des portes non ouvertes (Jean 20.19).

En de tels moments, nous pouvons vraiment dire avec saint Bernard : *« Il n'est pas entré par les yeux, car sa présence n'était pas marquée par la couleur ; ni par les oreilles, car il n'y avait aucun son ; ni par le souffle, car il ne se mêlait pas à l'air ; ni par le toucher, car il était impalpable. Vous demandez alors comment j'ai su qu'il était présent. Parce qu'il était une puissance vivifiante. Dès qu'il est entré, il a réveillé mon âme endormie. Il a remué et percé mon cœur, qui auparavant était étranger, pierreux, dur et malade, de sorte que mon âme a pu bénir le Seigneur Jésus-Christ, et tout ce qui est en moi a loué son Saint Nom ! »*

Cultivez l'habitude de parler à Dieu à haute voix. Pas toujours peut-être, car nos désirs sont souvent trop sacrés ou trop profonds pour être exprimés par des mots. Mais il est bon d'acquérir l'habitude de parler à Dieu comme à un ami présent, que l'on soit assis dans la maison ou marchant sur le chemin (Deutéronome 6.7). Recherchez l'habitude de discuter des choses avec Dieu de vos lettres, vos projets, vos espoirs, vos erreurs, vos chagrins et de vos péchés. Les choses paraissent très différentes lorsqu'elles sont amenées dans la lumière paisible de sa présence. On ne peut pas parler longtemps à Dieu à haute voix sans ressentir qu'il est proche. Méditez beaucoup sur la Parole. C'est le jardin où le Seigneur Dieu se promène, le temple où il demeure, la salle d'audience où il tient cour, et où il se laisse trouver par ceux qui le cherchent.

C'est par la parole que nous nous nourrissons de la Parole. Et il a dit : « *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui* » (Jean 6.56). Soyez diligents dans l'œuvre chrétienne. Le lieu de prière est certes le lieu de sa présence manifestée, mais cette présence s'estomperait si nous y demeurions après que la cloche du devoir nous ait appelés en bas. Nous la rencontrerons toujours en vaquant à notre travail nécessaire : « *Tu rencontres celui qui pratique la justice* » (Ésaïe 64.5).

Alors que nous partons vers nos tâches quotidiennes, l'ange de sa présence vient nous saluer et se tourne pour marcher à nos côtés. « *Allez !* » dit le Maître ; « *Voici, je suis avec vous tous les jours* » (Matthieu 28.19-20). Non seulement dans les parvis du temple, ou dans les vallons retirés, ou dans les chambres de malades, mais dans le cycle du devoir quotidien, dans les lieux communs de la vie, sur les niveaux monotones de l'existence, nous pouvons être toujours dans le secret de sa présence, et serons capables de proclamer avec Élie devant Achab, et Gabriel à Zacharie : « *Je me tiens en présence de Dieu* » (1 Rois 17.1 ; Luc 1.19).

Cultivez l'habitude de reconnaître la présence de Dieu : « *Heureux l'homme que tu choisis et que tu fais approcher de toi, afin qu'il habite dans tes parvis* » (Psaume 65.4). Il n'y a pas de vie comparable à celle-ci. Sentir que Dieu est avec nous ; qu'il ne nous conduit jamais à travers un lieu trop étroit pour qu'il puisse y passer également ; que nous ne pouvons plus jamais être seuls, jamais même pour un seul instant ; que nous sommes entourés par lui derrière et devant, et couverts par sa main (Psaume 139.5) ; qu'il ne pourrait être plus près de nous, même si nous étions au ciel même.

L'avoir comme Ami, et Arbitre, et Conseiller, et Guide. Réaliser qu'il ne doit jamais y avoir de Jéricho dans nos vies sans la présence du Chef de l'armée de l'Éternel, avec ces légions invisibles mais puissantes, devant la charge desquelles tous les murs doivent s'écrouler (Josué 6.11). Quoi d'étonnant que « *les saints d'autrefois devinrent vaillants au combat* » en l'entendant dire : « *Je suis avec toi ; je ne te délaisserai point et je ne t'abandonnerai point* » (Hébreux 11.34 ; Hébreux 13.5).

Disparaissez, crainte, tristesse et terreur de la vallée sombre ! « *Tu me cacheras dans le secret de ta présence loin de l'orgueil de l'homme ; tu me garderas à couvert dans une tente loin des querelles des langues* » (Psaume 31.20).

8. LA PLÉNITUDE DE L'ESPRIT.

« *Soyez remplis de l'Esprit* » (Éphésiens 5.18).

Rien ne peut compenser l'Église, ou le chrétien individuel, pour le manque du Saint-Esprit. Ce que le courant plein est à la roue du moulin, le Saint-Esprit l'est à l'Église. Ce que le principe de vie est au corps, le Saint-Esprit l'est à l'individu.

Nous resterons impuissants et confus en présence de nos difficultés et de nos ennemis jusqu'à ce que nous apprenions ce qu'il peut être, comme une marée puissante d'amour et de puissance dans les cœurs de ses saints.

Parmi les lecteurs de ces lignes, il peut y en avoir beaucoup qui souffrent de différentes formes de faiblesse spirituelle, toutes directement attribuables au manque du Saint-Esprit. Non pas qu'ils en soient complètement dépourvus, car s'ils l'étaient, ils ne seraient pas du tout chrétiens ; mais que, étant en eux, il n'est présent que comme un fil ténu, un filet d'argent, un ruisseau peu profond. Pourquoi devrions-nous nous contenter de cela ? La plénitude de la Pentecôte, le revêtement de puissance, le baptême de feu, sont tous à notre portée. Soyons animés d'une sainte ambition d'obtenir tout ce que notre Dieu est disposé à accorder.

L'importance du Saint-Esprit dans le ministère de Jésus.

Il n'est pas difficile de souligner ce contraste par des analogies tirées de la Parole de Dieu. Ne pouvons-nous pas dire avec révérence que le ministère de notre Seigneur, « béni soit-Il », doit une grande partie de sa puissance merveilleuse à ce moment où, bien que rempli du Saint-Esprit depuis sa naissance, il fut à nouveau oint aux eaux du baptême ? Avec une emphase marquée, il fut dit qu'il était rempli de l'Esprit (Luc 4.1), et qu'il « *retourna dans la puissance de l'Esprit en Galilée* » (Luc 4.14), et qu'il se leva dans la synagogue de sa ville natale, revendiquant l'ancienne prophétie, et déclarant que « *l'Esprit de Dieu était sur lui* » (Luc 4.18). Ses paroles et ses œuvres merveilleuses sont directement attribuées à l'opération merveilleuse du Saint-Esprit sur sa vie humaine (Actes 10.38).

Manquez-vous d'assurance ? Parfois non, car vous vous sentez heureux et satisfait. Mais bientôt ces heures heureuses s'envolent, et votre repos est brisé, comme la surface du lac de montagne est assombrie et agitée par la tempête qui se rassemble.

Vous avez besoin d'un fondement de paix établie, et il ne peut être trouvé que, premièrement, dans une claire compréhension de ce que Jésus a fait pour vous ; deuxièmement, dans le sceau du Saint-Esprit. C'est son office sacré de témoigner à notre esprit que nous sommes vraiment les enfants de Dieu : « *Il est l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père !* » (Romains 8.15-16).

Manquez-vous de victoire sur le péché ? Il n'y a pas lieu de s'en étonner si vous négligez le Saint-Esprit. Il est le bienheureux antidote à la domination de la chair. « *Il convoite contre la chair, afin que vous n'accomplissiez pas ses convoitises* » (Galates 5.17). Quand il remplit le cœur dans sa glorieuse plénitude, les suggestions de la tentation sont instantanément éteintes, comme des étincelles dans la vague de l'océan. Le péché ne peut pas plus résister à la présence du Saint-Esprit que les ténèbres ne peuvent résister aux doux rayons pénétrants de la lumière du matin.

Si, cependant, il est attristé, ou qu'on lui résiste, ou qu'il soit éteint, de sorte que sa puissance et sa présence soient restreintes, il n'y a aucune délivrance pour l'esprit ; quelque amère que soit sa contrition, ou quelque empressé que soit son recours aux jeûnes et aux regrets. La « *loi de l'Esprit de vie qui est en Jésus-Christ* » (Romains 8.2), peut seule nous affranchir de la loi du péché et de la mort. Mais elle le peut, et elle le fera, si seulement nous nous abandonnons à son action.

Manquez-vous des fruits de la sainteté ? Certains que nous connaissons sont si évidemment remplis des fruits de la justice, qui sont la louange de Dieu, que nous sommes instinctivement attirés vers eux. Leurs visages sont lumineux de la présence du Seigneur, bien qu'ils boivent à la coupe de ses douleurs. Leur esprit est tendre ; leur disposition douce et désintéressée, et leur humilité enfantine projette le halo d'une beauté indescriptible sur tout leur comportement. **Nous manquons de ces grâces. Il y a peu en nous pour attirer les hommes à Christ ; beaucoup pour les repousser.** Nos branches sont nues et dénudées, comme si des sauterelles les avaient dépouillées. Et la raison est évidente. Nous n'avons pas laissé le Saint-Esprit avoir sa voie avec notre vie intérieure. Si la sève de sa présence avait été puissamment en nous, nous aurions été chargés de fruits succulents ; il aurait été impossible qu'il en soit autrement.

Manquez-vous de puissance pour le service ? Vous n'avez aucune soif ardente pour le salut des autres. Vous n'êtes pas enflammé pour les âmes. Vous n'avez jamais été dans l'agonie à cause de l'aliénation des hommes loin de Dieu. Et quand vous parlez, il n'y a aucune puissance dans ce que vous dites. Les démons rient de vos tentatives de les exorciser.

Le dormeur se retourne un moment avec inquiétude, mais retombe bientôt dans un sommeil plus profond que jamais. Le foyer, la classe, l'assemblée ne produisent aucun résultat. Aucun fruit cueilli à la main ne remplit votre panier. Aucun banc de poissons ne rompt vos filets. Aucune recrue n'accepte votre appel aux armes. Et vous ne pouvez pas vous attendre à ce qu'il en soit autrement jusqu'à ce que vous obteniez « *la puissance du Saint-Esprit venant sur vous* » (Actes 1.8). C'est quand les premiers chrétiens furent remplis du Saint-Esprit qu'« *ils annoncèrent la parole de Dieu avec hardiesse, et rendirent témoignage avec une grande puissance à la résurrection du Seigneur Jésus* » (Actes 4.31-33).

Comment être comblés.

Ces déficiences et bien d'autres seraient comblées, si seulement nous étions remplis du Saint-Esprit. Il y aurait une joie, une puissance, une conscience du Seigneur Jésus, un repos habituel dans la volonté de Dieu, qui serait pour nous une joyeuse découverte ; si seulement nous refusions de nous satisfaire de quoi que ce soit de moins que la pleine habitation du Saint-Esprit.

M. Spurgeon a dit un jour qu'il ne passait jamais un seul quart d'heure de ses moments éveillés sans une conscience distincte de la présence du Seigneur. Quand l'Esprit remplit le cœur, Jésus est vivement réel et manifestement proche. Qu'est-il pour vous ? Vous réveillez-vous le matin sous sa légère caresse et passez-vous les heures avec lui ? Pouvez-vous fréquemment lever les yeux de votre travail et percevoir son visage ? Cherchez-vous constamment de lui puissance, grâce, direction ? S'il n'est qu'une vision intermittente, vous n'avez pas réalisé la première marque du don de Pentecôte.

La consécration entière au service du Seigneur Jésus est un grand pas en avant par rapport à l'expérience de la plupart des chrétiens ; mais même cela n'est pas suffisant. Elle est souvent largement négative ; mais nous avons besoin de quelque chose de fortement positif, pour répondre aux nécessités de nos cœurs et de notre époque. Et cela doit être recherché dans notre possession entière par cet Esprit puissant dont l'avènement à la Pentecôte a marqué une ère nouvelle pour l'Église et le monde.

La Pentecôte, une nouvelle ère.

Bien sûr, il était toujours dans le monde. C'était le Saint-Esprit de la Pentecôte qui planait sur le chaos (Genèse 1.2), et parlait dans les prophètes et les hommes saints, et fortifiait les héros et les saints de l'époque de l'Ancien Testament.

Le jour de la Pentecôte n'a pas introduit un nouvel Esprit dans le monde, mais il a inauguré une ère dans laquelle les plus faibles et les plus humbles des saints pouvaient le posséder dans la même mesure que ceux qui vivaient de l'autre côté. Avant ce jour capital, sa plénitude était la prérogative de quelques-uns seulement, l'élite, les Élie, les Ésaïe et les Daniel, mais depuis ce jour il a été répandu dans toute sa plénitude sur le grand nombre, sur les femmes et les enfants ; sur les penseurs obscurs et les ouvriers cachés ; sur les servantes et les serviteurs ; sur tous et chacun qui étaient prêts à remplir les conditions et à accepter les résultats. Pourquoi pas sur nous ?

Nous sommes disposés à admettre que les dons spéciaux du Saint-Esprit appartiennent à l'âge apostolique. Donnés dans un but spécial, ils sont maintenant retirés ; bien que ce soit une question sérieuse de savoir s'ils n'auraient pas pu être continués, si seulement l'Église avait été plus fidèle à sa mission sacrée. Mais les dons spéciaux du Saint-Esprit sont tout à fait distincts de sa plénitude bénie. Celle-ci n'est pas le droit exclusif d'une époque quelconque. Non confinée à une ère ou époque limitée dans l'histoire de l'Église, elle déverse son flot de lumière et de puissance autour de nous, comme le Nil en crue ; et il n'y a pas une seule parcelle ou terrain de jardin, si éloigné soit-il, dans lequel elle ne viendra pas, pour fertiliser et enrichir, si seulement le canal de communication est maintenu purifié et ouvert.

Hélas ! que beaucoup pensent que le Tout-Puissant, tel un entrepreneur en faillite, a construit le portique de son Église en marbre, et l'a achevé en brique commune !

« *Soyez remplis de l'Esprit* » (Éphésiens 5.18), est une injonction aussi vaste dans ses exigences que « *Maris, aimez vos femmes* », qui se trouve sur la même page. C'est un commandement positif, auquel nous devons obéir à nos risques et périls, et tous les commandements de Dieu sont des capacitations. En d'autres termes, il est prêt à faire de nous ce qu'il nous dit de devenir. De plus, le jour de la Pentecôte, dans des paroles qui sont la charte de notre droit à la plénitude du Saint-Esprit, l'apôtre Pierre a dit aux foules qui écoutaient que la plénitude qui était soudainement venue sur eux de la part du Seigneur monté au ciel, et qui était un accomplissement direct de l'ancienne prophétie, n'était pas pour eux seulement, ou pour leurs enfants ; mais pour tous ceux qui étaient au loin, même pour ceux que le Seigneur Dieu appellera (Actes 2.38-39).

Êtes-vous l'un de ses appelés ? Alors réjouissez-vous parce que cette plénitude est pour vous ! Ne soyez pas incrédule, mais croyant ! Réclamez immédiatement la portion de l'alliance, et remerciez Dieu d'avoir placé votre sort dans une époque de possibilités si merveilleuses.

Cinq étapes pour être rempli de l'Esprit.

1. Excitez un saint désir vis-à-vis de la plénitude de l'Esprit.

Nous ne pouvons pas nous attendre à l'avoir si nous sommes tout à fait satisfaits de vivre sans elle. Notre Père n'est pas susceptible de confier ce don inestimable à ceux qui sont indifférents à sa possession. Là où la flamme du désir brûle faiblement, il ne peut y avoir d'attente intelligente que la plénitude du Saint-Esprit soit réalisée.

Et il ne suffit pas d'avoir un désir intermittent et inconstant, qui s'enflamme aujourd'hui, mais restera en sommeil pendant des mois et des années. Il doit y avoir une résolution ferme, capable de résister à l'épreuve de l'attente (si nécessaire) pendant dix jours, et de supporter le refus du silence ou du déni apparent.

Et pourtant, la flamme du désir a besoin de combustible. Nous devons méditer avant que ce feu puisse brûler. Et il nous convient donc de ranimer le don qui est en nous par une considération paisible de tout ce que signifie être rempli de l'Esprit.

Il n'y a pas de livre qui nous pousse autant dans cette direction que les Actes des Apôtres. Il est parfaitement merveilleux de voir ce que cette plénitude a fait pour ceux qui l'ont reçue en premier. Les lâches sont devenus courageux. Des intellects obtus qui avaient trébuché sur les vérités les plus simples, se sont soudainement éveillés pour comprendre le plan du Maître. Des cœurs qui s'étaient soulevés de rivalité, de suspicion et de désir de pouvoir terrestre, pensaient maintenant chacun l'autre meilleur que lui-même et cherchaient à exceller dans l'humble ministère auprès des saints. Une telle puissance accompagnait leurs paroles que les foules devenaient des assemblées, les meurtriers de Christ devenaient ses adorateurs et amis. Les conseils d'hommes habiles n'étaient pas capables de résister à l'éloquence simple de faits indiscutables. Des villes et des pays furent ébranlés, et livrèrent des convertis par milliers aux prédicateurs illettrés mais fervents de la croix.

Tout cela était simplement attribuable à la puissance qui était devenue la propriété commune de toute l'Église. Et il n'y a pas la moindre raison pour qu'elle ne fasse pas autant pour nous. Et, alors que nous comparons ce succès triomphant à nos progrès hésitants, ne serons-nous pas remplis d'aspirations incontrôlables à ce qu'il produise des résultats similaires par nous ?

Nous pouvons encore mieux assurer les mêmes résultats en étudiant la biographie d'hommes saints appartenant aux siècles récents. Heureux l'homme qui a accès à une bibliothèque dont les étagères sont bien garnies de livres de saintes biographies !

Il ne manquera jamais de stimulation supplémentaire en lisant l'histoire de McCheyne et W. C. Burns, de Brainerd et Martyn, de Jonathan Edwards et d'autres. Il n'enviera ni ne se plaindra ; mais il lèvera constamment les yeux et le cœur vers le ciel, demandant qu'autant puisse être accompli à travers lui-même.

Et de plus les promesses des Écritures suffisent à nous inciter au plus haut point. Que « *des fleuves d'eau vive coulent de nous* » (Jean 7.38) ; que nous ne devions jamais nous inquiéter de nos paroles, « *parce qu'elles nous seront données* » (Matthieu 10.19) ; que nous soyons « *enseignés en toutes choses, et conduits dans le cercle entier de la vérité* » (Jean 14.26 ; 16.13) ; que nous « *connaissions Christ, et soyons transformés à son image* » (Éphésiens 3.17-19 ; 2 Corinthiens 3.18) ; que nous ayons de la puissance. Tout cela est si fascinant qu'il est impossible de ne pas brûler d'un saint désir d'être chargés du Saint-Esprit, comme un vase d'électricité. Et, si besoin est, nous serons préparés à supporter l'épreuve d'une longue attente, comme le firent les quelques fidèles dans la chambre haute (Actes 1.13-14).

2. Recherchez cette plénitude bénie avec le bon motif.

Si vous le voulez pour réaliser une certaine expérience, ou attirer des gens à vous, ou transformer quelque difficulté en tremplin, vous risquez de le manquer. Vous devez être déterminé à ce seul but de magnifier le Seigneur Jésus dans votre corps, que ce soit par la vie ou par la mort (Philippiens 1.20). Demandez que tous les motifs inférieurs soient détruits, et que ceci brûle fort et clair en vous.

Dieu ne trouvera pas d'eau pour nous afin que nous l'utilisions pour faire tourner nos propres moulins à eau. Il ne fera rien pour servir notre orgueil. Il ne nous donnera pas le Saint-Esprit pour nous permettre d'acquérir de la célébrité, ou de nous procurer un nom, ou de vivre une vie facile et satisfaite de nous-mêmes.

Si nous recherchons le Saint-Esprit simplement pour notre bonheur, notre confort ou la liberté de notre âme, il sera extrêmement peu probable qu'il nous soit donné. Sa seule passion est la gloire du Seigneur Jésus ; et il ne peut établir sa demeure qu'avec ceux qui sont disposés à être unis à lui dans ce but : « *Deux hommes marchent-ils ensemble sans s'être concertés ?* » (Amos 3.3.) Mais si vous êtes animé simplement par le désir que le Seigneur Jésus soit magnifié en vous, que ce soit par la vie ou par la mort ; si vous aspirez, par-dessus tout, à ce que les hommes se détournent de vous vers lui, comme ils l'ont fait avec Jean-Baptiste (Jean 3.30) ; alors réjouissez-vous, car vous êtes proche d'une bénédiction au-delà de toute description.

Si vos motivations sont en deçà de cette norme, confiez-vous en lui pour les éclairer et les purifier, et offrez-lui une libre entrée en vous. Il ne se passera alors pas longtemps avant qu'il y ait une réponse pleine de grâce ; et le Seigneur, que vous cherchez, viendra soudainement dans son temple, et il « *s'assiera comme celui qui affine l'argent, afin que les fils de Lévi puissent offrir une offrande dans la justice* » (Malachie 3.2-3).

3. Ne pas mettre de côté la Parole de Dieu.

Un danger subtil guette l'enseignement de cette doctrine des plus utiles, et nous devons nous en prémunir. Certaines personnes sincères ont magnifié la lumière intérieure et la direction du Saint-Esprit au détriment de la Parole qu'il a donnée, et par laquelle il agit encore sur les cœurs humains. C'est une grave erreur et la source prolifique de toutes sortes de maux. Dès que nous mettons de côté la Parole de Dieu, nous nous exposons à la sollicitation des nombreuses voix qui parlent dans nos cœurs ; et nous n'avons aucun test, aucun critère de vérité, aucune norme de référence. Comment pouvons-nous reconnaître l'Esprit de Dieu dans certains des cas les plus complexes qui sont portés devant le tribunal de la conscience, si notre jugement n'est pas profondément imprégné de la Parole de Dieu ?

Nous ne devons pas nous contenter de l'Esprit sans la Parole, ou de la Parole sans l'Esprit. Notre vie doit cheminer sur ces deux rails, comme la locomotive sur les rails parallèles. La Parole est l'organe choisi de l'Esprit ; et c'est seulement par notre contact fervent avec elle que nous serons capables de discerner sa voix. C'est par la Parole que l'Esprit entrera dans nos cœurs, comme la chaleur du soleil pénètre dans nos chambres avec les rayons de lumière qui entrent par la fenêtre ouverte.

Nous avons besoin d'un réveil généralisé de l'étude biblique. Ces mines de l'Écriture, qui se trouvent sous la surface, appellent à grands cris à l'investigation et à la découverte, et ceux qui obéiront à cet appel et s'adonneront à l'étude dévote et laborieuse du sens intérieur de la Parole, se rendront bientôt compte qu'ils ont reçu le remplissage qu'ils recherchent.

Il n'y a pas de meilleure façon de communier avec Dieu que de marcher de long en large dans votre chambre ou en plein air, votre Bible à la main, en méditant sur elle et en transformant ses préceptes et ses promesses en prière. Dieu marche dans les clairières de l'Écriture, comme autrefois dans celles du Paradis (Genèse 3.8).

4. Laisser le Saint-Esprit faire ce qu'il veut de vous.

Le Saint-Esprit est en nous, et par ce moyen Christ est en nous ; car « *il habite en nous par l'Esprit* » (Éphésiens 3.16-17), comme le soleil habite dans le monde au moyen de l'atmosphère vibrant d'ondes lumineuses. Mais nous devons perpétuellement nous abandonner à lui, comme l'eau au récipient qui la contient. Cela n'est pas facile ; en effet, cela ne peut être accompli que par un jugement de soi incessant, et la mortification perpétuelle de notre propre vie égocentrique.

Quelle est notre position devant Dieu à cet égard ? Nous avons choisi Jésus comme notre substitut ; mais l'avons-nous aussi choisi par le Saint-Esprit comme notre Vie ? Pouvons-nous dire, comme l'Apôtre : « *Ce n'est plus moi qui vis, mais Christ qui vit en moi* » (Galates 2.20) ? Si oui, nous devons être prêts pour tout ce que cela implique. Nous devons être disposés à ce que le principe de la vie nouvelle croisse aux dépens de la vie du moi. Nous devons consentir à ce que l'une augmente, tandis que l'autre diminue, à travers des processus qui sont assez douloureux pour la chair. Bien plus, nous devons nous-mêmes être toujours vigilants, hâtant les processus de jugement, de condamnation et de crucifixion. Nous devons rester fidèles dans notre allégeance au moindre commandement du Saint-Esprit, même si cela coûte des larmes de sang.

Le remplissage perpétuel du Saint-Esprit n'est possible qu'à ceux qui lui obéissent, et qui lui obéissent en toutes choses. Il n'y a rien de trivial dans cette vie. Par la négligence de légers commandements, une âme peut rapidement sortir du cercle ensoleillé et perdre la gracieuse plénitude de la puissance de l'Esprit.

Un regard, un mot, un refus, peuvent suffire à l'attrister en nous-mêmes, et à l'éteindre chez les autres (Éphésiens 4.30 ; 1 Thessaloniens 5.19). Comptez le coût, pourtant ne reculez pas par crainte de ce qu'il pourrait exiger. Il est l'Esprit d'amour ; et il nous aime trop pour causer de la peine, à moins qu'il n'y ait une raison, que nous approuverions, si nous en savions autant que lui.

5. Recevez-le par la foi.

« *Ainsi donc, comme vous avez reçu le Christ Jésus, le Seigneur, marchez en lui* » (Colossiens 2.6). La foi est l'unique loi de la maison divine. Et comme autrefois vous avez obtenu le pardon et le salut par la foi, réclamez et recevez maintenant la plénitude du Saint-Esprit. Remplissez les conditions déjà mentionnées ; attendez tranquillement mais résolument devant Dieu dans la prière, car « *il donne son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent* » (Luc 11.13).

Puis appropriiez-vous respectueusement ce don glorieux, et levez-vous de vos genoux et poursuivez votre chemin, considérant que Dieu a tenu sa parole, et que vous êtes rempli de l'Esprit. Faites-lui confiance jour après jour pour vous remplir et vous garder rempli. Selon votre foi, il vous sera fait (Matthieu 9.29).

Il se peut qu'il n'y ait pas au début le bruit d'un vent impétueux, ou la couronne de feu, ou le sentiment sensible de sa présence (Actes 2.2-3). Ne cherchez pas ces choses, pas plus que le jeune converti ne devrait chercher le sentiment comme preuve d'acceptation. Mais croyez assurément, malgré les sentiments, que vous êtes rempli. Dites encore et encore : *« Je te remercie, mon Dieu, de ce que tu as tenu ta parole envers moi. J'ai ouvert ma bouche, et tu l'as remplie ; bien que jusqu'à présent, je ne sois conscient d'aucun changement particulier ! »*

Et le sentiment finira tôt ou tard par pénétrer dans votre conscience, et vous vous réjouirez d'une joie extrêmement grande ; et tous les fruits de l'Esprit commenceront à se manifester (Galates 5.22-23).

6. Il ne suffit pas d'être rempli une fois pour toutes.

Comme les apôtres d'autrefois, nous devons rechercher des remplissages perpétuels. Ceux qui furent remplis dans le deuxième chapitre des Actes furent remplis à nouveau dans le quatrième (Actes 2.4 ; 4.31). Heureux est l'homme qui ne quitte jamais sa chambre le matin sans rechercher et recevoir de manière définie la plénitude du Saint-Esprit ! Il sera un élève accompli dans l'école de Dieu, car *« l'onction qu'il a reçue, comme de l'huile fraîche, demeurera en lui et lui enseignera toutes choses »* (1 Jean 2.27). Par-dessus tout, et apprendra le secret de la communion permanente avec Christ, car il est écrit : *« Comme elle vous l'a enseigné, vous demeurerez en lui »* (1 Jean 2.27).

Chaque fois que vous êtes conscient d'une fuite, quand l'épuisement du service a été plus grand que la réception de provisions fraîches, retournez à la même source pour un nouveau remplissage, une recharge de puissance spirituelle, une nouvelle onction par le saint chrême.

Trois temps sont utilisés dans les Actes des Apôtres pour le remplissage de l'Esprit, qui ont encore leurs équivalents :

Rempli : une expérience soudaine et décisive pour une œuvre spécifique (Actes 4.8).

Étaient remplis : le temps imparfait, comme si le processus béni était toujours en cours (Actes 13.52).

Plein : l'adjectif, indiquant l'expérience perpétuelle (Actes 6.8).

Il y a, bien sûr, plus dans la doctrine du Saint-Esprit que ce que réalise l'auteur de ces faibles lignes. Le baptême de feu du Saint-Esprit peut être quelque chose de bien au-delà.

Ne nous contentons donc pas de manquer quoi que ce soit de possible aux hommes rachetés ; mais, laissant les choses qui sont derrière, pressons-nous vers celles qui sont devant, nous efforçant de saisir tout ce pour quoi nous avons été saisis par Christ Jésus (Philippiens 3.13-14).

Fin

*« Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde !
Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce !
Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! »*
Livre des nombres chapitre 6 versets 24 à 26